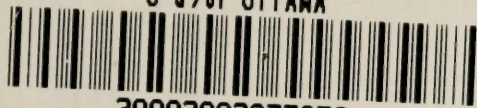


U d'of OTTAWA



3900300327679



618-1A-55


POÉSIES COMPLÈTES

D'HENRYK IBSEN

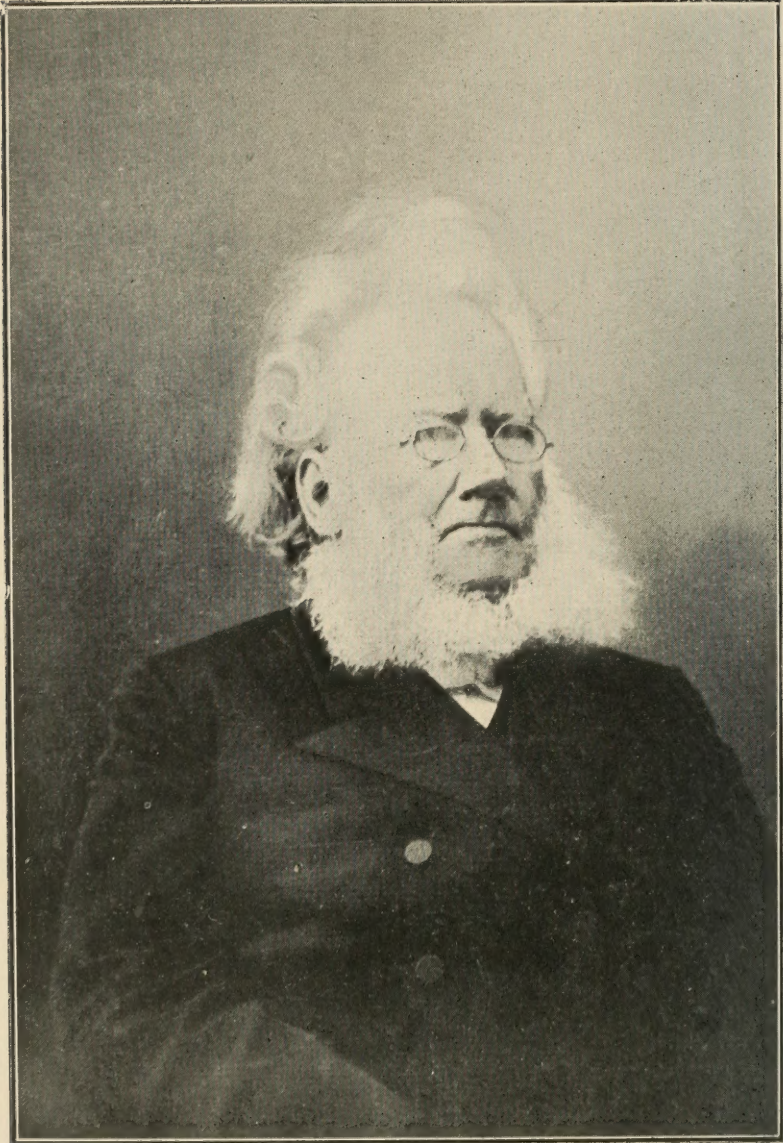
IL A ÉTÉ TIRÉ :

DEUX *exemplaires sur Chine*, numérotés de 1 à 2, CINQ *exemplaires sur Japon impérial*, numérotés de 3 à 7, DIX *exemplaires sur Hollande Van Gelder*, numérotés de 8 à 17.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



HENRYK IBSEN

HENRYK IBSEN

Poésies complètes

Traduites pour la première fois en français

par

LE VICOMTE DE COLLEVILLE ET F. DE ZEPELIN

*Précédées d'une étude par les traducteurs
et d'une notice biographique par G. BRANDÈS*

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
ÉDITIONS DE LA PLUME

31, RUE BONAPARTE.

MCMII



PT

8883

.A4F1

1902

A
SA MAJESTÉ OSCAR II

POÈTE ET ROI

Hommage des Traducteurs.

HENRYK IBSEN

NOTES BIOGRAPHIQUES

Par Georges BRANDÈS

Lorsque Henryk Ibsen, âgé de 36 ans, s'exila de la Norvège, son esprit était devenu triste et amer; après toute une jeunesse pénible, la lutte avec l'existence avait profondément lassé l'écrivain.

Ibsen naquit le 20 mars 1828 dans la petite ville norvégienne de Skien; sa famille était riche, mais la fortune toute dans les affaires était peu sûre. Apparenté aux familles les plus considérables de la ville, le père d'Ibsen, sorte de banquier et de négociant fort occupé, tenait table ouverte et recevait beaucoup; mais soudain, en 1839, il ne put faire face à ses engagements et dut quitter le commerce. Il lui resta seulement une maison de campagne, non loin de la ville. C'est là qu'habitèrent désormais les parents d'Ibsen et

comme ils étaient pauvres, ils perdirent leurs anciennes relations.

Dans Peer Gynt, Ibsen a utilisé ses souvenirs d'enfance pour peindre la riche demeure de John Gynt.

Arrivé à l'adolescence, Ibsen dut être placé en qualité d'étudiant dans une pharmacie, et péniblement il travailla pour pouvoir suivre des cours et obtenir à 22 ans son diplôme de bachelier. Mais cela fait, il n'eut plus ni le goût, ni la fortune nécessaires pour continuer des études spéciales; ses ressources étaient en effet si minces qu'il ne pouvait dîner tous les jours.

Les années de jeunesse furent donc cruelles et dures pour lui et la vie quotidienne une lutte continue, car il semble qu'il n'ait été guère aidé par les siens.

Quoique ces débuts si pénibles fussent d'une importance moindre dans une société pauvre et démocratique comme celle de la Norvège que partout ailleurs, et bien qu'Ibsen ait eu en partage cet idéal qui fait supporter la dureté de l'heure présente, la souffrance et la pauvreté n'en laissèrent pas moins dans son âme une profonde empreinte.

La pauvreté engendre l'humilité ou la révolte, enlève les forces ou rend énergique pour toujours. Sur une nature concentrée, ironique et ardente comme celle d'Ibsen, sur un esprit plus fait pour étonner le monde que pour le charmer, la souffrance a dû être une éducatrice puissante. Elle a

probablement suscité en lui le désir des honneurs, qui le devaient mettre au niveau de cette classe qu'il n'avait pu fréquenter. Enfin, la pauvreté a dû développer chez lui cette conviction qu'il fallait seulement compter sur lui-même pour la lutte.

Neuf semaines directeur d'un journal hebdomadaire sans abonnés. Ibsen devint (1851-1857) metteur en scène du petit théâtre de Bergen, et de 1857 à 1862, directeur du théâtre de Christiania ; ce théâtre fit faillite en 1862.

Ibsen qui, avec les années, est devenu si tranquille, et dont la vie chaque jour s'écoule avec une régularité mathématique, a eu une jeunesse des plus orageuses, dit-on ; aussi fut-il en butte à toutes les médisances que provoque dans les petits pays le moindre désordre dans les mœurs.

On se représente Ibsen, vers la vingtième année, persécuté par des créanciers inflexibles et brûlé en effigie par des vieilles filles pleines de moralité.

On le voit aussi plus tard incompris, même par les gens éclairés de son pays. Il avait écrit déjà de nombreuses et belles poésies, une série de drames tous maintenant célèbres, mais cela était édité en Norvège, sur du mauvais papier, vendu à petit nombre d'exemplaires et jugé de mince talent par la critique qui portait sur l'écrivain ce terrible jugement : c'est un homme qui manque d'idéal.

Oh ! la Norvège le fit terriblement souffrir. En 1862, il

publia La Comédie de l'Amour (1), *cette cruelle et ironique pièce contre l'érotisme bourgeois, où il émet des doutes sur la durée de l'amour idéal et jeune dans le mariage.*

Notre poète n'ignorait point que la société, avec toute l'énergie de l'instinct de conservation, exigeait le respect du mariage et la foi en la durée de l'amour normal et sain dans l'union légitime.

Mais Ibsen était assez courageux pour entreprendre cette tâche.

Ce livre provoqua un cri unanime de réprobation dans le pays ; cette attaque contre l'érotisme traditionnel, contre les fiançailles et le mariage, exaspéra tout le monde. Au lieu de s'avouer touché, selon l'usage on analysa la vie privée du poète ; sa vie conjugale fut passée au crible et comme Ibsen l'a reconnu lui-même, si la critique de sa pièce fut acceptable, la critique de sa vie privée fut intolérable.

De ce jour, Henryk Ibsen fut considéré comme un MAUVAIS SUJET talentueux. Cette opinion fut si bien acquise que même une œuvre magnifique comme Les Prétendants au Trône ne suffit pas pour purifier le nom de l'écrivain. La

(1) Une nouvelle édition de cette pièce, dans la traduction de MM. le vicomte de Colleville et F. de Zépelin, vient de paraître chez Perrin.

critique fut moins sévère, il est vrai, mais indifférente, et la pièce passa presque inaperçue.

C'est seulement avec Brand que le nom du poète se répandit hors de la Norvège.

A ces raisons d'ordre privé s'ajouta pour Ibsen le mécontentement de la politique suivie par la Norvège dans la guerre dano-allemande. Quand la Norvège et la Suède, en 1865, malgré les promesses des meetings et les déclarations de la presse, ne secoururent pas le Danemark en lutte avec la Prusse et l'Autriche, Ibsen prit son pays en dégoût ; il lui sembla devenu la nation de la honte et de la faiblesse, et il le quitta.

Depuis, il habita successivement l'Italie, Dresde, Munich, encore l'Italie et enfin Munich, restant de cinq à sept ans chaque fois dans les villes allemandes. Il n'a jamais su ce que c'était qu'un domicile fixe, mais il a toujours vécu paisiblement, tranquillement, s'occupant exclusivement de son œuvre. Partout où il a passé, il s'est mis toujours en relation avec les hommes éminents du pays et toujours il a reçu très hospitalièrement chez lui les nombreux touristes scandinaves, qui ne manquaient jamais de le visiter.

Il a campé, pour ainsi dire, sous une tente, entouré de meubles d'occasion, tout prêts à être rendus au jour du départ. Depuis 1864, il n'a pas mangé à une table qui lui appartient, ou couché dans un lit à lui ; il s'est accoutumé à

se faire un chez soi chez les autres ; la dernière fois que je le vis, je lui demandai si aucun des meubles qui étaient là avaient été achetés par lui. Il me montra alors quelques tableaux suspendus aux murailles :

— *Voilà tout ce que je possède, répondit-il.*

Encore maintenant qu'il est presque riche, il ne se sent nullement le besoin de posséder une maison, encore moins une propriété de campagne comme Bjornson.

Il s'est séparé complètement de la société, il n'est attaché par aucun lien à une nation, à une institution, à un parti, à une revue même ou à un journal : Ibsen est un solitaire dans toute l'acception du mot.

GEORGES BRANDÈS

Traduction du vicomte de Colleville et de Fr. de Zépelin.

LE GRAND POÈTE DU NORD

Étude par les traducteurs

Ce sont les Allemands qui ont découvert la littérature norvégienne.

Les poésies d'Ibsen et ses drames étaient depuis longtemps célèbres dans toute la Germanie lorsqu'à Paris on commença seulement à s'aviser de l'existence du Shakespeare moderne.

M. Otto Brahm, entre autres écrivains allemands qui s'occupèrent du poète, lui a consacré une étude fort remarquable où depuis sont venus puiser tous ceux qui ont écrit sur Henryk Ibsen.

L'homme.

Henryk Ibsen est né en 1828 à Skien, petite ville au sud de la Norvège, à peu de distance de la mer. Son père, modeste commerçant, le fit élever jusqu'à l'âge de 16 ans dans une maison religieuse. Cette petite ville était le centre du piétisme norvégien, c'est assurément là que le poète a puisé sa haine de l'intolérance.

A 16 ans il quitte Skien pour entrer en qualité d'élève pharmacien dans une autre petite localité, Grimstad, où son horizon est encore plus borné. Là, il se prépare assez laborieusement aux études médicales. Tant pour gagner sa vie que pour payer ses études, dès cette époque (1849) il publia des vers dans les principaux journaux scandinaves.

L'année suivante il se rendit à Christiania pour passer ses examens ; il se jeta alors dans la politique avancée et publia *Catilina* (1), un drame en vers qui ne put être joué par aucun théâtre. En 1851 il eut la bonne fortune de devenir directeur du théâtre de Bergen et après un

(1) Traduit par le vicomte de Colleville et F. de Zépelin. Voir *La Plume*, n^{os} des 15 août, 1^{er} et 15 septembre 1902.

voyage d'études à Copenhague, à Hambourg, à Dresde en 1852, il fit jouer chaque année une pièce nouvelle et fut ensuite directeur du théâtre de Christiania qui fit faillite.

Ibsen était alors sans ressources. Pour suivre sa vocation, il sollicita du gouvernement royal une pension de poète de 2400 francs, mais il n'obtint qu'une bourse de voyage. Avant de quitter la Norvège il eut la joie de voir représenter et imprimer une de ses plus belles œuvres : *Les Prétendants à la couronne*.

Il alla s'installer à Rome, où, pour la première fois libre et heureux, il composa un superbe poème, *Brand*. Ce chef-d'œuvre fut aussitôt traduit en allemand et la réputation de l'auteur s'étendit rapidement au-delà du Rhin. Il séjourna en Italie jusqu'en 1868, puis en Allemagne, notamment à Dresde où il était aussi admiré qu'il était méconnu dans son pays.

C'est de cette époque que datent ses œuvres les plus célèbres.

En 1866 il va en Egypte représenter son pays aux fêtes du Canal de Suez et c'est de là qu'il écrit sa fameuse *Lettre par ballon*. Revenu à Dresde, il donne tous ses soins à un drame en prose, *Empereur et Galiléen*, qui paraît seulement en 1873.

Devenu célèbre en Norvège, il rentre dans son pays où il fait un voyage triomphal ; malgré cela, longtemps encore il habita Munich et Rome et ce ne fut que ces dernières années qu'il se fixa définitivement en Norvège.

Le poète et le penseur.

La plus haute originalité et la qualité primordiale d'Ibsen consistent pour nous dans l'absolu besoin de vérité qui ne cesse d'agiter cet homme de génie.

Pour lui sont peu émouvants mots sonores et grandes phrases ; n'a-t-il pas écrit cette superbe pensée : **« L'homme solitaire est toujours le plus fort. »**

Certes, il a dû souffrir cruellement avant d'abandonner le monde, celui qui parle ainsi et, dans sa thébaïde, il a creusé ces grands mots dont il sait aujourd'hui le vide. Lui, l'idéaliste le plus élevé de toute la littérature du Nord, il nous démontre avec un âpre plaisir la vanité de nos croyances dans le progrès ; ce progrès, il prouve qu'il est seulement une réaction dissimulée comme il proclame que l'idéal et la vérité, tels que les comprend le vulgaire, ne sont que petitesse et mensonge.

Ce grand moraliste partage ces pensées avec Nietzsche dont la philosophie supra-aristocratique, même dans son radicalisme révolutionnaire, aura dans un temps prochain une portée considérable.

Assurément ce sont de semblables professions de foi qui valurent à Ibsen les attaques multipliées de la presse conservatrice, et il dut bien rire en s'entendant refuser tout idéal par ces impuissants.

Les yeux de ces gens habitués à l'uniformité de la médiocrité sont éblouis en effet par le génie et ils en souffrent.

Comment voulez-vous que le grand sceptique qui demande à chacun de se former une personnalité, de se créer un idéal, de se faire une morale à soi, puisse être compris et goûté par tous ces êtres terre à terre, dont l'idéal est identiquement borné, la morale également conventionnelle et fausse et les idées sur la religion, l'art ou l'amour coulées dans le même moule ?

Une des joies les plus hautaines d'Ibsen a été certes de pouvoir venir déclarer à ses contemporains : « C'est cela que vous appelez le beau ? Pourquoi ?
« Il est très possible que ce soit le laid au contraire.
« Voici ce que vous appelez une vérité primordiale ?

« Mais c'est une hypocrisie, c'est le mensonge, la
« lâcheté. Cela une religion ? Montrez-moi le prêtre.
« Où est le croyant, où est le martyr ? Quant à vos
« pionniers du progrès, ce sont simplement des agents
« de l'obscurantisme et puisque vous parlez encore
« de la société et de la famille, je vais vous donner
« quelques échantillons du mariage. »

Et avec son admirable génie Ibsen produisait, montrait à grands traits la *Maison de Poupée* et les *Revenants*, arguments terribles, coups de bélier dirigés contre des préjugés indéracinables. Car ce fut toujours le but de cet écrivain de poursuivre et de bloquer le mensonge social ou l'hypocrisie individuelle et tout son programme pourrait se résumer dans ces quelques mots que prononce Mme Alving dans les *Revenants* : **« Je
« voulus, dit-elle, découdre un tout petit point
« de la couture, pour me rendre compte de la
« solidité du travail, mais aussitôt tout se défit,
« le vêtement avait été façonné à la machine. »**

Nous l'avons dit, l'âpreté du poète lui avait déjà valu l'inimitié de la presse ; après ses attaques réitérées contre la routine et la médiocrité, tout le monde se crut

atteint et, condamné par tout le monde, le grand homme fut souverainement impopulaire.

C'est alors qu'Ibsen composa ce drame si profond qui est intitulé : *L'Ennemi du peuple*.

C'est l'histoire d'un honnête docteur qui, s'étant aperçu que l'eau d'une station balnéaire était empestée, vient demander au nom de l'humanité aux directeurs de l'établissement des bains de prévenir aussitôt du danger tous les malades étrangers qui font la richesse de la ville. Sa proposition est accueillie par un *tolle* effroyable, il est considéré désormais comme « *l'ennemi du peuple* » et il est honteusement chassé de l'endroit.

Ibsen prononça encore cette ironique parole dans sa pièce le *Canard sauvage* : « **N'enlevez pas le men-
« songe au vulgaire, vous lui prendriez le
« bonheur en même temps. »**

Et Ibsen continuait son œuvre, plein de hauteur et de mépris pour toutes les viles insinuations, pour les basses attaques ; il savait bien, lui, le prophète inspiré du troisième règne, ce règne de la beauté et de la santé dont parle Nietzsche, il savait bien qu'il fallait promener impitoyablement le bistouri du chirurgien sur la gangrène sociale pour avoir plus tard une génération robuste et saine.

Dans son grand amour de l'humanité, c'était pour les esprits libres de l'Europe qu'il écrivait afin de les convaincre de la nécessité d'éduquer l'homme, de le rendre plus indépendant et plus fort.

La plupart des pièces d'Ibsen sont trop connues maintenant pour que nous ayons besoin de les analyser. Parlons seulement de ses poésies dramatiques et lyriques puisqu'elles sont l'objet même de ce livre.

LA COMÉDIE DE L'AMOUR

La Comédie de l'Amour (1) est une pièce en trois actes et en vers qui parut à Copenhague en 1891. C'est une cruelle satire dirigée contre l'érotisme bourgeois.

Ibsen ayant étudié l'amour dans le mariage au point de vue social et au point de vue individuel s'est demandé si cet amour pouvait demeurer aussi élevé, aussi pur et aussi idéal qu'on voulait bien le proclamer. Il est arrivé à cette conclusion : La société qui a voulu tout régler à son avantage a établi un code et des lois pour

(1) Traduite par le vicomte de Colleville et Fritz de Zépelin. 1 vol. Savine, 1896, Paris, et en dépôt chez Tresse et Stock. Nouvelle édition chez Perrin.

Représentée au *Théâtre de l'Œuvre*.

l'amour, une réglementation divisée en articles : fiançailles et mariage. Ceux qui faisant abdication de leur personnalité se soumettent à cette loi et à cette réglementation arbitraire, courent le plus souvent risque de faire banqueroute et Ibsen nous présente à l'appui de son dire des fiancés et des époux qui attestent la vérité de son observation.

Enfin avec une ironie bien cruelle, il nous déclare qu'il ne croit pas à l'amour éternel. Il craint en effet que les années triviales du mariage n'étouffent promptement l'idéal amour, si pur et si noble dans la jeunesse.

En résumé, pour lui, le défaut principal de notre société, c'est l'uniformité ; l'individu est prisonnier dans l'Etat et il ne peut rien par lui-même. Dès qu'un citoyen a une idée, il forme aussitôt un comité et met sa découverte en commun, l'idée *meurt* !!

En somme la pensée dominante d'Ibsen est que l'homme n'est fort que solitaire et que les grands hommes sont seuls nécessaires. Nietzsche l'a dit avec plus de force encore. Un peuple est une collection d'êtres qui n'a d'autre but que de produire quelques grands hommes.

Nous retrouvons ce même sentiment exprimé encore dans la correspondance de Flaubert et dans les maximes

de Renan, mais accidentellement et comme par hasard, tandis que chez le maître norvégien, c'est une thèse fondamentale, sur laquelle est assise une partie de son œuvre.

En France on connaît surtout les pièces symboliques d'Ibsen mais on ignore combien il est grand et sublime poète. *La Comédie de l'Amour* est écrite tout entière en d'impeccables et admirables vers, parmi lesquels nous avons choisi les plus saisissants pour les mettre bien en relief dans ce recueil.

BRAND (1).

La Comédie de l'Amour avait soulevé dans la bourgeoise société norvégienne un torrent d'indignation, mais la pureté du vers avait définitivement sacré Ibsen grand poète.

Brand, également écrit en très beaux vers, porta sa réputation plus haut encore, exaspéra davantage contre lui la haine du philistin scandinave.

« L'individu levant la tête, revendiquant son indépendance, voilà Brand et le mouvement qu'il personnifie,

(1) Poème dramatique en cinq actes, écrit à Rome en 1863.

dit le comte Prozor dans sa magistrale étude sur *Brand*. Gerd symbolise la même idée, mais transformée par les faiblesses humaines et les injustices sociales en un instinct de destruction agissant à l'aveugle et amenant au lieu de l'affranchissement visé une mortelle catastrophe où se trouve englouti le principe lui-même de l'indépendance individuelle — Gerd en un mot c'est la révolution aboutissant au nivellement fatal, redouté et maudit par Ibsen comme il l'a été par le philosophe danois Kierkegaard et comme plus tard il le sera par Taine — le nivellement est représenté par l'avalanche que déchaîne le coup de fusil de la bohémienne. Comblant tout le vallon elle ensevelit Brand, l'*individu*, l'homme par excellence, incarné dans un de ces types d'apôtres qui sont, au dire de Renan, « la plus puissante manifestation où le psychologue puisse étudier l'énergie intime de la nature humaine et de ses élans divins. » (*Brand, préface, page xvi.*)

Mme Alberg, un des critiques les plus documentés sur l'œuvre du poète scandinave, a fort bien dégagé la personnalité si originale de Brand.

« Brand, dit-elle, est un lutteur de la race de Pascal. Son Dieu est un Dieu inflexible qui exige de ses ser-

viteurs le sacrifice absolu du *moi* et qui faisait trembler le solitaire janséniste. Il est un autre esprit avec lequel Brand a encore plus de rapport. Pour bien le comprendre il faut connaître Kierkegaard, l'auteur philosophique le plus remarquable du Danemark et l'un des penseurs les plus profonds du monde chrétien. »

Soeren Kierkegaard, mort en 1855 à l'âge de 42 ans, et certainement inconnu en France, a laissé des travaux impérissables parmi les peuples scandinaves. Ce qu'offre de plus original cet esprit extraordinaire, c'est l'alliance d'une parfaite orthodoxie avec une haine implacable de l'Eglise qu'il appelle le christianisme officiel. Le philistinisme religieux ou, pour employer ses expressions, l'esprit du compromis, la tendance qui veut *concilier* la foi et la spéculation, Jésus et le siècle, était le but constant de ses attaques qui arrivent à une violence extrême dans son dernier livre *l'Instant*. Selon lui il n'y a rien de plus différent que le christianisme du Christ avec ses exigences d'un renoncement complet aux splendeurs, au bien-être, à la sagesse, à la logique même de ce monde et ce christianisme établi, qui se porte si bien au milieu du siècle

et dont les membres ne luttent plus, ne souffrent plus, ne meurent plus. Brand est un homme qui veut réaliser l'idéal de Kierkegaard. « Tout ou rien, voilà sa devise » ; personne n'est convaincu, personne n'est capable de donner sa vie pour une idée ; une lutte acharnée contre l'indifférence religieuse, voilà la seule œuvre digne d'un homme.

Falk, dans *La Comédie de l'Amour*, déteste la parodie honteuse de l'Amour, Brand hait l'esprit mesquin et bourgeois apporté aux croyances et aux pratiques religieuses.

Ce poème passionna toute la Scandinavie, et consacra définitivement la renommée du poète.

Après *Brand* vint *Peer Gynt*.

PEER GYNT (1).

Peer Gynt n'est pas un aristocrate, il ne vit pas sur les hauteurs mais dans la foule. C'est l'homme qu'on rencontre chaque jour, que rien n'émeut et que rien n'intéresse, qui existe sans vivre.

(1) Poème dramatique en cinq actes.

Peer Gynt est un bas égoïste et l'idée de l'œuvre est celle-ci : on n'existe, on n'a une personnalité qu'en s'attachant à une cause, à une idée, en sortant de soi-même.

C'est un drame extraordinaire, où le poète s'est révélé vraiment génial ; l'excellente traduction qu'en a donnée le comte Prozor a été représentée à l'*Œuvre* d'une façon tout à fait remarquable, cependant elle est insuffisante pour donner une idée de cet admirable chef-d'œuvre qui est une des plus hautes manifestations de la pensée poétique et créatrice de l'humanité.

Outre ces poèmes dramatiques Henryk Ibsen a publié un volume de poésies lyriques.

POÉSIES LYRIQUES.

Ces poésies, parues d'abord dans divers recueils et toutes d'*actualité*, ont été recueillies en un volume traduit en allemand par L. Passage et imitées par Ch. Neumann en 1886 ; elles sont célèbres dans toutes les contrées du Nord. Ce qui frappe surtout c'est le radicalisme du poète penseur. Pas de demi-mesure, pas de répartition, le

renversement de la maison, il est nettement révolutionnaire.

En vain chercherait-on des chants harmonieux, des mots ou des rêves d'amour. La poésie anacréontique ou lamartinienne n'est pas son lot. Chez le poète du Nord tout est excessif, avec Goethe et Byron il montre quelque tendresse pour l'esprit du mal, il aime le fantastique. le bizarre, le désordonné. Il déteste les grands mots comme ayant été prostitués par trop de bouches.

Parmi les poésies lyriques d'Ibsen dont on trouvera plus loin la traduction, la plus singulière est la *Lettre par Ballon*.

Dans ce poème Ibsen crie le dégoût que lui inspire l'époque actuelle si pauvre en originalité de talent. Cette idée nous la retrouvons encore plus nettement exprimée dans *Une Epître*.

Le temps présent vit sur des *illusions*, affirme Ibsen. Les préjugés, les coutumes ne sont acceptés par nous qu'en attendant l'heure où l'on découvrira que tout cela est simplement mensonge. Ce poème est d'un symbolisme étrange. L'inquiétude qui règne à bord d'un bateau où les matelots s'imaginent la présence d'un cadavre dans la cale, signifie le tourment des esprits

qui redoutent la catastrophe révolutionnaire irrévocable. Cette révolution, Ibsen l'appelle au contraire de tous ses vœux. Dans une petite poésie appelée l'*Orateur révolutionnaire*, il dit : Les petits moyens ne sauraient me convenir, mais si vous voulez tout détruire, je suis avec vous.

Toutou rien, voilà la devise anti-opportuniste qu'Ibsen a empruntée à Kierkegaard et qu'il a faite véritablement sienne dans *Brand* et dans d'autres poèmes encore.

Ibsen est-il donc, comme nous l'avons affirmé, exclusivement un poète symbolique ? Son symbolisme parfois obscur est-il la dominante de son génie ? Non point, le poète est aussi d'une clarté, d'un réalisme et d'une vérité surprenante quelquefois. — Voyez par exemple *Terje Vigen*, cette superbe poésie que *la Plume* a publiée, dans notre traduction — ce jour-là c'est un Ibsen *tendre, clair, épique* même dans cette description du matelot national, que nous avons montré à la critique étonnée.

Dans les poésies le lecteur pourra se rendre compte que le génie d'Ibsen est tour à tour lyrique et symbolique avec le même bonheur.

Un certain nombre de poèmes sont des poésies d'ac-

tualité ; elles ont perdu de leur intérêt, dira-t-on, cela n'est point exact ! Il est toujours bon de savoir quelle fut l'opinion d'un grand poète sur les faits d'une époque, et rien n'est négligeable pour la critique de ce qui touche à la vie intellectuelle d'un poète génial comme Ibsen.

L'Apothéose d'Ibsen et la faillite de la critique.

Après avoir été si longtemps méconnu, après l'exil et la souffrance, après les paroles acerbes des critiques et le mépris des ignorants, voici que le peuple d'Allemagne, le snob parisien, les intellectuels de tous pays se réunissent maintenant dans une admiration commune et peut-être excessive pour l'œuvre.

Le Jubilé.

Le Jubilé d'Ibsen a été l'occasion de fêtes littéraires dans l'Europe entière ; en Scandinavie il a été célébré comme une fête royale. A un banquet qui lui fut offert le 23 mars à Christiania, Ibsen a parlé de sa reconnais-

sance pour tous ces témoignages de sympathie — et il a dit :

« Vous avez sans doute pensé que j'allais vous parler de mon œuvre, mais je ne saurais le faire sans vous dire ma vie entière. Cela seul fournira le sujet d'un très gros volume que j'ai l'intention d'écrire, un livre qui unira ma vie et ma production et en montrera l'unité. Car il me semble qu'il doit m'être permis de m'accorder un peu de répit et de prendre un repos d'une année. — Un tel livre sera un ouvrage de vacances en comparaison du travail de composition dramatique, excitant et énervant. Je n'ai pas pris de repos depuis trente-quatre années que j'ai quitté la Norvège, il me semble que j'en ai besoin. Maintenant ne croyez pas pour cela que je veuille déposer définitivement ma *plume dramatique*. Non, j'ai l'intention de la tenir ferme jusqu'à la fin. Le fait est que j'ai encore diverses folies en magasin et que je n'ai pas eu l'occasion de les faire sortir jusqu'ici. Quand je m'en serai débarrassé, j'aurai, ce me semble, acquis le droit de débarquer, en comparaison des jours où je débutais dans ma carrière !!!

« Des forces jeunes et sûres de la victoire ont surgi. Elles n'ont plus besoin d'écrire pour un cercle étroit,

elles ont un auditoire, tout un public pour les écouter, auquel elles peuvent présenter leurs idées et leurs sentiments. Qu'elles rencontrent de la résistance ou qu'on les approuve, cela revient à peu près au même. Il n'y a de dangereux que la dureté d'oreille et les rebuffades. J'en ai fait l'expérience moi-même. Je regrette sincèrement de n'avoir eu dans mon pays que peu de rapports personnels avec la plupart de ceux qui continueront l'œuvre que j'ai commencée, non que je souhaite exercer quelque pression, mais je souhaite arriver moi-même à un plus haut degré de l'entendement. Et je me servirais de ces rapports intimes pour dissiper un malentendu qui m'a toujours ennuyé. Je veux parler de ceux qui soutiennent qu'on ne saurait être parfaitement heureux, lorsqu'on a été aussi favorisé par le sort, glorieusement accueilli dans tout le monde.

« Sans doute, j'ai trouvé des cœurs ardents et qui me comprenaient, mais le vrai bonheur intérieur n'est pas un don inné. Il doit être acquis au prix d'efforts souvent pénibles, car celui qui a trouvé un *home* dans tant de pays, ne se sent, en réalité, nulle part vraiment chez lui, même dans sa patrie. Pourtant, cela peut venir avec le temps.

« Et je considérerai cette journée comme un point de départ, car je distingue quelque chose qui ressemble à un unisson. Ici tous les points de vue, toutes les opinions divergentes ont pu se concentrer autour du même objet. Ici je n'ai plus le sentiment pénible d'être considéré comme le chef d'un parti. Il faut qu'un poète rassemble autour de lui son peuple entier, partisans et rebelles. Et puis l'unisson doit servir à de plus nobles besognes et à des devoirs plus élevés. C'est là mon espoir et ma foi. »

Ces nobles paroles ont été pieusement recueillies par les adeptes du maître qui y voient la promesse formelle d'Ibsen de nous révéler ses plus intimes secrets.

Parmi les hommages de l'admiration universelle parvenus à Ibsen, il faut remarquer l'enquête du journal danois *le Politiken*. L'organe de Georges Brandès a entrepris de demander aux plus grands écrivains de l'Europe leur opinion sur Ibsen et de toutes parts sont venues les déclarations les plus enthousiastes.

Enfin M. Gran, directeur de la revue *Samtiden*, a réuni en une œuvre collective l'expression des sentiments de vénération des auteurs scandinaves. Le roi Oscar a composé à cette occasion une curieuse poésie.

Les grands poètes Drachmann et Heijdenstam ont envoyé d'admirables poèmes ; Levertin, de dithyrambiques éloges ; John Paulsen, d'intimes détails pleins d'intérêt.

A Paris, malgré les préoccupations politiques de la lutte électorale et les phases diverses de l'affaire Zola-Dreyfus, toute l'élite intellectuelle a voulu fêter Ibsen.

Antoine et Lugné-Poë ont donné en représentations extraordinaires des pièces d'Ibsen et l'*Ennemi du peuple* a eu un succès sans précédent.

Parmi les écrivains français qui ont payé à cette occasion leur tribut d'admiration au jubilaire, nous devons citer : Paul Alexis, qui fut du reste un des premiers à faire connaître en France le nom d'Ibsen ; Lugné-Poë, qui n'est pas seulement un artiste incomparable, mais un écrivain consciencieux, aimé particulièrement d'Ibsen ; Henry Becque, Emile Zola, Pierre Louys, Viélé-Griffin, R. de Gourmont, Faguet, Jules Claretie, Paul Ginisty, Maurice Barrès, Abel Hermant.

Enfin, tous les journaux français sans exception ont parlé avec bienveillance des fêtes célébrées en l'honneur du grand écrivain ; à Berlin l'enthousiasme n'a pas été

moindre. La revue *Freie Bühne*, après avoir groupé les sentiments laudatifs des auteurs allemands, a organisé une soirée splendide. Près d'un millier de personnes appartenant à l'élite du monde des lettres et des arts y avait été convié. Tous étaient présents, Théodore Mommsen lisait des vers de circonstance.

Devant l'unanimité de ces louanges, on ne saurait sans quelque mélancolie se rapporter au temps peu lointain encore où notre critique de langue française était si divisée sur l'œuvre d'Ibsen, et quand cela ne servirait qu'à montrer que le génie parvient à décourager l'envie, à forcer l'admiration, je pense que c'est l'instant de rappeler, sans commentaires du reste, quelques-uns des jugements les plus injustes des princes de la critique.

Après les *Revenants*, M. FAGUET, dans le *Soleil*, trouve que la pièce est maladroitement faite ; M. HECTOR PESSARD, dans le *Gaulois*, dit : « Le morne et pénible ennui qui se dégage de ces dialogues à intentions profondes, le brin de dégoût que provoque l'évocation de ces hérédités honteusement malsaines, les audaces enfantines de ces révoltés en sapin de Norvège, découragent ma courtoisie pour les exotiques.

Après le spirituel pessimisme de Schopenhauer, après le mysticisme encore supportable de Tolstoï, le symbolisme d'hôpital dont les *Revenants* sont, paraît-il, l'expression la plus accomplie, me semble superflu et me laisse absolument froid et ennuyé. »

Feu SARCEY, dans le *Temps* : « Si je n'avais eu la précaution de lire la pièce avant de la voir jouer, je n'y aurais rien compris du tout. »

Après le *Canard sauvage*, après *Hedda Gabler*, même sentiment chez les princes de la critique qui tous, à l'exception de Henri Bauer, se montrent malveillants.

Sarcey termine un article par cette prière :

« Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Confrères, bons bourgeois et symbolistes même
Dans la nuit triomphants,

de la littérature exotique, du théâtre de Mæterlinck, le Shakespeare belge, de Henryk Ibsen, le Shakespeare norvégien, et, si j'osais, j'ajouterais : Préservez-moi, sur notre scène, de Shakespeare lui-même !! »

M. LEMAITRE, lui aussi, après avoir parlé convenablement des *Revenants*, de *Maison de poupée*, de *Rosmersholm*, est devenu soudain plus réservé, puis

s'est montré tout à coup hostile et nous a révélé un Ibsen accommodant du George Sand et Dumas à la mode norvégienne et nous offrant cela comme neuf, comme original.

Enfin M. CATULLE MENDÈS, qui n'est pas un des moindres seigneurs de la grande critique, s'est montré plus habilement perfide à l'occasion du *Petit Eyolf*; il a dit :

« Pourquoi s'évertuer à chercher un sens profond et lointain aux œuvres de M. Ibsen ? Qu'elles aient un air de mystère, je n'y contredis point. Mais elles n'ont d'énigmatique que leur hésitation, leur pudeur peut-être, à révéler ce qu'elles signifient ; et l'énigme devinée, on s'étonne que le mot en fût si proche, si peu rare, si banal quelquefois. M. Ibsen m'apparaît comme un esprit très simple en soi. On pourrait dire, je pense, que c'est un génie puéril — ce mot ici n'implique aucun blâme, bien au contraire. S'il lui arrive de préférer de grands mots de science moderne et d'école, c'est avec la naïveté infatuée d'un écolier qui les apprend récemment et sa malice est celle d'un enfant qui a écouté aux portes des littératures étrangères. Les symboles qu'on veut découvrir en lui y sont peut-

être, si on les y met ; mais lui, il n'y songeait guère, du moins quand il était tout à fait lui-même, rien que lui-même, c'est-à-dire avant que les agenouillements de l'enthousiasme lui eussent révélé la hauteur de son front. »

A propos de *Peer Gynt*, M. Mendès insiste encore : « Telle est mon humilité devant les esprits créateurs, que je ne me reconnais pas l'autorité du choix entre leurs créations. Moins encore m'est-il permis de marquer le point de leur évolution intellectuelle où ils auraient bien fait de se tenir. J'ai tout au plus le droit de me réjouir que proche encore des instincts natifs du grand Norvégien et comme projeté par l'inconscience de son inspiration première, le poème dramatique représenté avec succès à l'*Œuvre* corrobore ma proposition d'admirer en Ibsen non pas un souverain et volontaire philosophe, méthodiquement révolutionnaire de la pensée de la vie, mais un auguste génie puéril. »

A propos de la *Révolution*, de Villiers, M. Mendès, qui est décidément un adversaire d'Ibsen, insinue que le maître norvégien a plagié l'écrivain français :

« Villiers de l'Isle-Adam ayant à coup sûr ignoré et M. Ibsen, moins sûrement, ayant ignoré Villiers de l'Isle-Adam, celui-ci nous apparaît en le triomphe du

théâtre social, comme le précurseur français, plus volontaire artiste, du maître norvégien, plus candide divinateur. »

Je voudrais pouvoir analyser encore les critiques de MM. Faguet, Fouquier, Doumic, mais ne serait-ce pas superflu maintenant, pour montrer que si Ibsen ne fut pas accueilli avec autant de rigueur que Wagner par la critique parisienne à ses débuts, on attendit cependant bien tard pour lui rendre, comme à Wagner, les honneurs qu'il méritait.

Le succès définitif de Henryk Ibsen, comme celui de Wagner, sonne le glas de la critique qui a méconnu et combattu cruellement ces deux admirables maîtres.

Et l'universel concert de louanges admiratrices qui s'élève des deux mondes en faveur du plus grand génie dramatique contemporain, atteste que le public intellectuel s'est enfin libéré des tuteurs patentés dont il subissait l'autorité.

Le triomphe définitif d'Ibsen est une date pour la liberté de pensée, une date que nous devons retenir parce qu'elle est en même temps celle du *krach* de la critique.

Vicomte DE COLLEVILLE et FR. DE ZÉPELIN.

POÉSIES D'IBSEN

UNE ÉPITRE

Cher ami,

Vous me demandez anxieusement en votre lettre
Pourquoi notre génération est si étrangement inquiète,
Impuissante à jouir comme impuissante à souffrir,
Tant elle est tourmentée par une vague terreur.
Vous me demandez pourquoi aucun succès ne saurait
faire vibrer les âmes,
Pourquoi personne ne se croit responsable de sa propre
infortune,
Pourquoi chacun attribue au hasard joies et douleurs,
Attendant tout du destin en une paresseuse somno-
lence.

Ami ! Pourquoi sollicitez-vous de moi le mot de cette
énigme ?

Je questionne volontiers, mais je ne réponds point d'ha-
bitude à qui m'interroge.

Cependant vous n'aurez point inutilement

Trempé votre plume, mon cher ami,

Si vous n'exigez pas de façon absolue

Une réponse péremptoire et définitive.

Et tout d'abord, comme réponse, je vous poserai à mon
tour une question.

Mais veuillez prendre garde que c'est un poète qui
vous parle,

Un poète dont toute phrase est image ou symbole.

Dites-moi donc si, d'aventure,

Vous avez longuement considéré près de nos ports

Un navire gagnant le large sous le souffle du vent favo-
rable,

Un navire cinglant tout droit vers le lointain horizon.

Certes, souvent cela vous arriva, et vous avez aussi
remarqué

L'animation, la joyeuse activité des gens du bord,

L'insouciance absolue de tous ces êtres qui s'éloignent,

Entendu les paroles brèves et hardies du commandant :
Tous se montrent là, aussi rassurés que sur la terre,
Aussi tranquilles que si la vaste mer obéissait à des lois,
Que si la route pouvait être kilométriquement et sûre-
ment poursuivie.

Et le plus souvent ce navire s'éloigne de la sorte,
Cherchant les rives lointaines aux ports nombreux.
On décharge les soutes, puis on les remplit de nouveau
De produits indigènes, de marchandises, et dans la cale
S'amoncellent des caissons et des sacs
Dont le capitaine ni les matelots
Ne connaissent le contenu :
Puis on embarque pour le long cours
Et si hardiment la proue fend l'écume amère
Que l'océan ne paraît plus assez large
Avec ses vagues et ses lames puissantes
Pour contenir la joie immense de vivre.
La tempête elle-même ne fait qu'accroître la bonne hu-
meur
Du capitaine, des matelots et aussi des voyageurs.
N'est-ce pas tout simple ? Le bateau ne fait pas d'eau.
La cargaison est soigneusement chargée.

La boussole, le sextant et la longue-vue
Promettent une heureuse traversée.
Enfin la science et l'expérience du commandant
Font naître la confiance et étouffent l'inquiétude,
Et cependant il peut advenir,
Par un jour calme, sans raison plausible,
Que soudain à bord, sur le visage de chacun
Se révèle une étrange et cruelle inquiétude.
Peu nombreux sont d'abord ceux qui sont en proie à cette
nostalgie,
Mais le mal s'étend et saisit bientôt tout le monde.
Alors apathiquement sont hissées les voiles et tirés les
cordages.
La trompette qui doit pour le *quart* éveiller les matelots
Résonne lentement et paresseusement,
Et le moindre incident inquiète !
La tranquillité du flot, le vent favorable lui-même
Sont fâcheusement interprétés. — La brusque appari-
tion d'un marsouin,
Le cri d'un oiseau de tempête sont de mauvais augure
Pour ces hommes sans courage gagnés par un mal secret
Que personne n'avoue, dont personne n'a parlé.

De notre chapeau, nous saluons les rivage aimés que
nous quittons.

Enfin, en pleine mer voici que le vent caresse notre front.
Sur le pont on respire et l'air rafraîchit notre âme.

Dans la cale nos bagages sont bien placés

Et le cuisinier se dispose à nous préparer notre repas.
Que faut-il de plus pour un heureux voyage ?

La machine est en action, écoutez le souffle de la chau-
dière,

Voyez le piston s'enfoncer et se dresser tour à tour,
Contemplez l'hélice fendant l'eau comme un glaive,
Examinez la voile d'étai qui soutient la marche du bateau,
Le timonier attentif nous mène droit en pleine mer,
Là-haut, sur la passerelle, le capitaine est digne de notre
confiance,

Son œil expérimenté est ouvert à tous les écueils,
Que faut-il de plus pour un heureux voyage ? —

Et cependant que nous sommes en plein océan,
A moitié route de notre pays et de notre but,

Il semble tout à coup que la route s'effectue moins vite
Et que le courage s'est tout à coup envolé.

Matelots et voyageurs, hommes et femmes

Montrent des yeux ternes, des visages fatigués ;

On songe, on rêve, on s'inquiète dans les cabines,
Aussi bien dans celles de l'avant que dans celles d'arrière.

Et vous me demandez, cher, pourquoi il en est ainsi ?
N'avez-vous pas compris que *quelque chose* allait arriver ?

N'avez-vous pas compris qu'une *époque* finissait
Et qu'avec *cette époque* s'en allaient la tranquillité et
l'espérance ?

La raison ? Oh ! elle n'éclate pas encore en pleine lumière,
Cependant écoutez toujours le peu de vérité que je sais
de ces choses :

Une nuit je me suis trouvé seul ici, à l'arrière.
Cette nuit était chaude, calme, semée d'étoiles ;
Le vent plein de caresses exquises
Avait tout à fait coupé ses ailes.
Tous les voyageurs, sauf moi, s'étaient allés coucher ;
Dans les cabines les lumières mouraient
Et une chaleur étouffante régnait, énervant
Les voyageurs épuisés de fatigue.
Leur sommeil était agité. Je les voyais nettement

Par la claire-voie restée mi-ouverte :
Un homme d'Etat, aux lèvres convulsives,
Esquissait un sourire qui se terminait en grimace,
Un savant professeur se retournait fiévreusement,
Semblant se quereller avec sa propre conscience ;
Un théologien se voilait le front avec son couvre-pied,
Cet autre cachait sa tête sous l'oreiller
Et çà et là des artistes et des écrivains tourmentés
Par d'horribles rêves s'agitaient dans une attente in-
quiète.

Sur tous ces êtres somnolents, une chaleur
Lourde et épaisse s'épandait en un nuage rougeâtre.
Je détournai les yeux de cette vision pénible
Et je fus à l'avant goûter la fraîche haleine de la nuit.
Je regardais vers l'Orient où déjà la pâleur du jour
Commencait à ternir l'éclat des étoiles.
Alors quelques mots sortis des cabines retentirent à
mon oreille.
Ils vinrent me frapper au moment où je m'appuyais au
mât.

La voix qui les prononçait avec force
Semblait tenir du cauchemar, elle disait :
— *Je crois que nous portons un cadavre dans la cale.*

LA FORCE DU SOUVENIR

Savez-vous comment un montreur d'ours
Donne à ces bêtes une leçon inoubliable ?

Il attache son ours sur une chaudière,
Sous laquelle il allume préalablement du feu.

Et pendant ce temps sur un orgue de barbarie
Il joue à l'animal l'air : Jouis de l'existence !

La bête aux prises avec la douleur
Ne peut se tenir en repos et elle est obligée de danser.

Plus tard lorsqu'elle entend cette mélodie,
On dirait que le démon de la danse la possède aussitôt !

Moi aussi je fus attaché sur la chaudière.
L'orgue jouait ! et la chaleur était intense.

Ma chair elle-même flambait
Et ce souvenir n'a jamais quitté mon âme.

Chaque fois que reviennent les souvenirs de cette époque,
Il me semble être attaché encore à la chaudière.

Je ressens comme des piqûres lancinantes sous les ongles
Et je suis forcé de danser sur les *pieds de mes vers*.

TERJE VIGEN

Un homme singulier et déjà vieux
Habitait une île lointaine et désolée ;
Sans doute il ne faisait de mal à personne
Quand il demeurait à terre, non plus quand il naviguait,
Et cependant son œil luisait parfois sinistrement,
Surtout quand grondait l'orage.
Alors on le tenait pour un fou,
Et rares étaient ceux qui sans crainte
Osaient s'approcher de Terje Vigen.
Moi je l'ai vu, mais plus tard et une seule fois.
Il était au port, en son bateau plein de poissons ;
Sous ses cheveux blancs gaiement il chantait,
Plus joyeux qu'un jeune matelot,
Et il avait des mots amusants pour les fillettes,

Riant aussi avec les petits enfants.
Mais sautant soudain dans son bateau, il salua,
Puis hissant la voile, comme un vieil aigle
Il s'envola vers son île pleine de soleil,
Et maintenant je vous conterai tout ce qu'on m'a dit,
Tout ce qu'on m'a appris sur Terje,
Et si parfois mon récit vous semblait étrange,
Cela n'empêcherait que ce ne fût arrivé,
Car si je ne le tiens pas de lui-même,
Je l'ai recueilli de la bouche de ceux qui vécurent près
de lui,
De ceux qui l'entourèrent à ses derniers moments,
De ceux qui fermèrent ses yeux pour le sommeil de la paix,
Lorsqu'il mourut à l'âge de soixante ans.

Quand il était jeune, c'était un grand fou
Et de bonne heure il avait quitté père et mère,
Comme pilotin avait effectué de longues traversées,
Déserté un beau jour à Amsterdam :
La nostalgie l'avait pris enfin et il avait regagné la
Norvège
Sur le bateau *La Réunion*, dont le capitaine se nom-
mait Pram.

Mais personne ne reconnut au pays
Celui qui était parti comme mousse
Et qui était maintenant grand, très beau,
Surtout très bourgeoisement vêtu.
Le père et la mère étaient morts du reste,
Et partis aussi tous les autres parents.
Pendant un jour, deux peut-être, il demeura triste,
Puis loin de lui rejeta le chagrin,
Ne voulant plus sentir sous ses pieds la terre solide
Et désirant vivre désormais uniquement sur la mer
ondoyante.

Un an après pourtant Terje se mariait
Et cela arrivait de façon si inopinée
Que Terje regretta bientôt ce lien,
L'obligeant tout à coup à demeurer en place.
Il resta bien dans sa maison tout un hiver,
Un hiver joyeux et plein d'allégresse.
Les vitres luisaient comme le soleil
Et derrière ces vitres de petits rideaux et des fleurs
Apparaissaient dans la cabane peinte en rouge,
Mais quand la glace fut fondue dans les fiords,
Terje, de nouveau, s'engagea à bord d'un brick.

L'automne arriva et quand l'oie sauvage émigra vers le
midi,

Terje la rencontra, alors il se sentit le cœur gros,
Jeune et fort il revenait des villages ensoleillés,
Il fallait dire adieu aux amis, à la gaieté, au soleil,
Et le spectre d'un triste hiver se dressa devant lui.
Le brick est à l'ancre et les matelots libérés partent
allègrement vers l'orgie.

Terje leur jette encore un regard de jalousie
Qu'il est déjà parvenu au seuil de sa cabane.
Doucement il regarde à travers les rideaux de la fenêtre
Et il voit sa femme filant tranquillement le lin,
Tandis qu'en un berceau, fleur délicate aux joues rouges,
Riait une toute jolie petite fille. —

On conte que, depuis cet instant, depuis ce jour,
L'âme de Terje devint pour jamais sérieuse.
Il travailla durement et cependant ne se trouva jamais
assez las

Pour ne point bercer son enfant et l'endormir.
Quand aux soirs de dimanche la musique folle
Résonnait pour la danse à l'auberge voisine,
Terje à la maison chantait ses plus gais refrains,
Pendant que sur ses genoux assise, la petite Anna

Lui tirait ses cheveux bruns. —

Mais l'année terrible approchait, l'an mil huit cent
neuf.

Aujourd'hui on parle encore de l'horrible misère

Que le peuple subit si durement alors ;

Les croiseurs bloquaient les ports

Et la terre se fit avare pendant la cruelle année.

Le pauvre souffrit de la faim, le riche lui-même se priva.

Avoir de robustes bras ne servait de rien.

La maladie et la mort stationnaient à chaque porte.

Terje demeura triste pendant un jour, peut-être deux,

Puis loin de lui rejeta le chagrin.

Il se souvint qu'il avait une vieille et fidèle amie.

L'immense mer ondoyante,

Et encore aujourd'hui dans l'Ouest,

On répète combien il fut héroïque.

Quand le vent mollit, pour sa femme et son enfant Terje
traversa

La mer, conduisant à la rame un simple canot ;

Il choisit le plus petit bateau qu'il put trouver

Pour s'en aller à Skagen en Yutland.

A la cabane il laissait les mâts et les voiles,

Se trouvant ainsi plus en sûreté.

Sa yole ne redoutait pas les vagues
Et s'il devait se méfier des bancs de sable,
Il était plus nécessaire encore d'éviter l'Anglais
Aux yeux d'aigle veillant dans la hune.
Il partit donc confiant en sa bonne étoile,
Et durement et courageusement il rama
Et arriva sain et sauf à Fladstrand,
Cherchant la charge nécessaire et tant désirée :
Dieu le sait, elle était peu lourde cette cargaison ;
Trois petits barils de blé seulement,
Mais Terje venait d'un pays pauvre et c'était le salut
qu'il rapportait,
Luttant pour la vie de sa femme et de son enfant.
Trois jours et trois nuits il rama, l'homme courageux,
Et au quatrième matin, quand se leva le soleil,
Il pouvait distinguer la terre à travers la brume ;
Non ! ce n'étaient pas des nuages qu'il voyait,
C'étaient bien les montagnes avec leurs sommets.
Par dessus tout il apercevait fort bien
La selle d'Imenaës large et bleuâtre.
Parfaitement ! il savait exactement où il se trouvait,
Il était près de chez lui... un moment encore...
Oui, oui, il aurait la force nécessaire.

Son cœur est ivre de foi, prêt à s'élever vers Dieu,
Mais la prière se glace à l'instant sur ses lèvres.
Devant lui, il ne se trompe pas,
A travers la brume, qui à cet instant se dissipe,
Apparaît une corvette anglaise qui s'avance lentement,
Lentement dans le sund d'Hesnoës.
Son bateau a été signalé, un coup de feu se fait entendre

Et la passe la plus proche est bloquée.
Cependant le vent du matin lui est favorable
Et Terje vogue hâtivement vers l'Ouest ;
Alors, de la corvette, on descend à la mer un canot ;
Déjà le pauvre Terje entend le chant des matelots,
Mais, les pieds crispés contre le fond du bateau,
Il rame et la mer écume en bouillonnant,
Tandis que le sang jaillit de ses doigts gourds.
Grosnilgen ! ainsi s'appellent les bancs de sable
Qui se trouvent à l'est du sund de Homborg.
La mer est dure en cet endroit, quand le vent porte
vers la terre,
Et sous deux pieds d'eau on sent le fond.
Là, l'écume est blanche et ambrée, tour à tour,
Même aux jours les plus tranquilles.

Mais si la mer est vraiment mauvaise,
Derrière ces bancs de sable elle se montre calme
Et moins longues et moins fortes sont ses vagues.
C'est vers ce point que le bateau de Terje
Fuyait rapide comme une flèche.
Mais immédiatement dans son sillon suivait
Le canot de la corvette monté par quinze hommes.
Alors à travers le bruit de la mer se brisant contre
l'écueil,
Terje cria vers Dieu ces paroles d'angoisse :
« Là-bas, de l'autre côté de ces sables,
Dans la maisonnette est restée ma femme
Qui avec mon enfant attend du pain ! »
Sans doute les quinze matelots avaient parlé plus éner-
giquement à Dieu,
Car il en fut cette fois comme à Syngor !
L'heureuse fortune suit toujours l'Anglais
Quand il fait œuvre de brigand dans nos fjords.
Terje touchait le sable quand il fut rejoint,
Mais le canot de la corvette le touchait aussi.
Alors, de l'avant, l'officier cria : « Arrête ! »
Et de sa rame levée le tranchant en l'air,
Il frappa dans le fond du bateau de Terje.

Les planches s'entr'ouvrirent
Et l'eau pénétra à flots pressés :
Sous deux pieds d'eau sombra le blé si péniblement
acquis.

L'énergie de Terje ne diminua pas cependant,
Il bouscula vivement les matelots armés
Et il se précipita au plus profond de l'eau,
Plongea, nagea, plongea encore,
Mais le canot anglais avait réussi à se renflouer
Et partout où Terje apparaissait
Retentissaient les coups de fusils, brillaient les sabres.
On l'arracha à la mer et on le porta à bord de la corvette
Qui, par une salve, célébra l'heureuse prise.
A l'arrière du bateau se tenait le commandant,
Un jeune homme grand et plein de morgue.
C'était la première victoire de ce jeune noble, la prise
de ce bateau.

C'est pourquoi il se montrait très orgueilleux.
Mais Terje qui voyait maintenant tout perdu,
Pria et pleura, le pauvre homme fort !
Sur le tillac de la corvette il implorait ses maîtres à
genoux.

Il offrait ses larmes aux rires anglais;

Comme ses prières il les donnait au mépris anglais.
Le vent venait de l'Est et bientôt, vers le large,
Les fils d'Albion s'en furent victorieux.
Alors Terje se tut. Tout était maintenant irrévocable.
Désormais il garderait son chagrin pour lui-même
Et ceux qui le tenaient captif trouvaient maintenant
Qu'un vide s'était fait, que quelque chose était parti
Au large front de leur prisonnier. —
Il demeura là-bas de longues années,
Cinq ans aux pontons, m'assure-t-on,
Et, à force de rêver à sa maison,
Sa tête se courba et ses cheveux grisonnèrent.
Son secret il le porta dans son cœur sans jamais parler,
Et ce fut son seul bien, son unique trésor.
L'an mil huit cent et quatorze amena la paix bénie ;
Les prisonniers norvégiens et Terje avec eux furent
rapatriés ;
Une frégate suédoise les ramena.
Quand Terje mit pied à terre dans son pays,
Il avait en poche un brevet le désignant comme pilote.
Peu nombreux furent ceux qui reconnurent l'homme gri-
sonnant
Qu'ils avaient vu partir jadis jeune matelot.

Sa maison appartenait maintenant à un étranger. Et ce
qu'étaient devenus
Femme et enfant, il l'apprit du nouveau propriétaire :
« Comme l'homme les avait quittés, que personne ne
leur venait en aide,
La femme et l'enfant obtinrent enfin de la commune
Un seul et unique tombeau dans la terre des pauvres. »

Les années s'écoulèrent, Terje s'occupait activement
De son métier de pilote dans l'île la plus lointaine.
Sans doute il ne faisait de mal à personne
Quand il demeurait à terre, non plus quand il naviguait,
Et cependant son œil luisait parfois sinistrement,
Surtout quand grondait l'orage.
Alors on le tenait pour un fou
Et rares étaient ceux qui sans crainte
Osaient s'approcher de Terje Vigen.

Un soir où la lune brillait, où le vent venait de la mer,
Tous les pilotes s'agitaient sur le rivage.
Un yacht anglais aux voiles déchirées
Venait en effet se briser vers les écueils
Et du mât surmonté du pavillon rouge

Partaient des signaux de détresse.
 Bientôt un bateau s'éloignait de terre
 Et traversait heureusement la mer démontée :
 C'était Terje qui fièrement sautait dans le yacht anglais.

Il paraissait sûr de lui, l'homme grisonnant,
 Quand, tel un géant, il saisit le gouvernail ;
 Le yacht lui obéit aussitôt et s'éloigna de la terre ;
 Le petit bateau du pilote suivait amarré solidement.
 Le lord et la lady tenant un enfant dans ses bras
 S'approchèrent de Terje, qui porta la main à son cha-
 peau :

« Je te ferai aussi riche que tu es pauvre
 Si tu nous retires sains et saufs de ces bancs de sable. »
 Mais à ce même instant le pilote abandonna le gouver-
 nail,

Pâlit affreusement, et l'on vit sur ses lèvres
 Paraître un rire qui pouvait enfin s'épanouir.
 Maintenant, de nouveau, la mer portait le yacht vers la
 terre,
 Et le superbe navire du Lord s'engageait au milieu du
 banc de sable.

« Le bateau n'obéit plus, descendez dans la yole,

Milord et Milady, venez avec moi.
Le yacht va se briser, j'en suis sûr,
Mais la terre n'est pas loin et je sais la route. »

La lune colorait d'un feu bizarre la yole agitée
Qui s'approchait de terre avec sa précieuse charge ;
A l'arrière se tenait le pilote grand et vigoureux.
L'œil étincelant d'un éclat sauvage,
Il naviguait vers les bancs de sable de Gæslingen,
Puis il tenait le cap vers le sund d'Hesnoës.
Là, abandonnant le gouvernail et la voile d'étai,
De sa rame levée le tranchant en l'air,
Il frappa dans le fond du bateau
Où l'eau pénétra en blanche écume.
Dans l'effroi et le désordre de ce moment
La mère devenue pâle de terreur
Eleva bien haut dans ses bras sa petite fille :
« Anna ! » criait-elle, folle de douleur.
A ce nom l'homme grisonnant tressaillit,
Rapidement il saisit le gouvernail et la voile,
Et, comme un oiseau, de nouveau la yole
Fendit l'écume et l'onde argentée,
Evita l'écueil et sombra sur un banc de sable ;

Mais derrière ce banc la mer était tranquille
Et l'eau ne montait que jusqu'aux genoux,
Alors le Lord s'écria : « Tenez-vous à la quille du
bateau.

Oh ! elle s'en va ! Nous sommes perdus ! »
Mais le pilote souriant : « Soyez tranquilles,
Ce qui nous porte maintenant,
C'est une yole autrefois sombrée avec trois barils de blé. »

Un souvenir du passé furtif
Traversa comme un éclair la pensée du Lord,
Et il reconnut aussitôt le matelot qui, pleurant,
S'était jadis agenouillé sur le pont de la corvette.
Terje lui cria : « Ce que je possédais en ce monde
Tu l'as tenu dans ta main et ton orgueil me l'a fait
perdre ;

Dans un instant tu vas me payer tout cela. »
Alors le noble et fier seigneur anglais
A son tour tomba à genoux aux pieds du pilote norvégien.
Terje, appuyé sur sa rame, se tenait droit
Comme aux jours de sa jeunesse,
Son œil étincelait de colère
Et le vent soulevait ses cheveux.

« Tandis que tu naviguais aisément sur ta grande cor-
vette,
Epuisé de fatigue, pour les miens je conduisais mon
pauvre bateau,
Et cela te fut facile de m'enlever le pain de ma famille
Et de te rire de mes larmes amères !
Ta riche lady est fraîche comme le printemps,
Ses mains sont douces comme la soie ;
Celles de ma femme étaient dures et grossières,
Oui ! mais elles étaient miennes.
Ton enfant a des cheveux d'or et des yeux bleus
Comme un petit ange du bon Dieu ;
Ma fille à moi, hélas ! était maigre et pâle
Comme sont les enfants des pauvres.
Mais, vois-tu, c'était là toute ma richesse en ce monde ;
Oui, c'était tout ce que je possédais,
Et pour moi c'était un immense trésor ;
A toi cela parut peu de chose pourtant !
Mais l'heure de la revanche a sonné
Et tu vas traverser une heure
Aussi cruelle que ces longues années de geôle
Qui courbèrent mon front, blanchirent mes cheveux
Et firent sombrer tout mon bonheur. »

Il saisit alors d'un bras l'enfant qu'il tint en l'air,
 De l'autre bras il entourait la taille de la femme.
 « Arrière, Milord ! un seul pas encore
 Et votre femme et votre enfant ont vécu. »
 L'Anglais était désespéré et inerte,
 La poitrine en feu, les yeux hagards.

.....
 Le front de Terje, au contraire, était pur
 Et calme maintenant était sa respiration.
 Doucement il abaissa la main qui portait l'enfant
 Et il embrassa tendrement ses petits bras
 Et il aspira l'air librement comme s'il sortait d'une prison.
 De sa voix sonore, il dit simplement :
 « Maintenant Terje Vigen est rentré en lui-même,
 Mon sang tout à l'heure coulait comme un torrent
 Et il me fallait une vengeance.
 Mon pauvre cœur était malade,
 Étant depuis des années solidement emprisonné.
 Comme l'herbe du rocher qui s'incline vers le gouffre,
 Toujours je regardais le noir abîme de la mer.
 C'est fini maintenant et nous sommes quittes,
 Ton débiteur est payé.

Tu m'as pris tout mon bien, mais en te donnant la vie
je reprends le repos ;
Réclame à Dieu qui m'a créé tel que je suis ! »

Au point du jour tout le monde était sauvé,
Le yacht lui-même était amarré dans le port.
Et bien qu'il se tût sur les incidents de la nuit,
Terje devint célèbre dans toute la contrée.
Mais les rêves douloureux, les souvenirs cruels,
La nuit d'orage les avait à jamais enlevés,
Et Terje depuis cette époque porta plus haut que per-
sonne
Ce front qu'il avait humblement courbé
Sur le pont de la corvette.

Quand le Lord et sa femme, accompagnés de beaucoup
d'autres,
Vinrent à la maison du pilote dire adieu et serrer la
main de leur sauveur,
Quand ils l'eurent remercié du sauvetage,
Evoquant le souvenir des bancs de sable et des vagues,
Terje caressa doucement la robe de la petite fille et
dit :

« Dans le péril, au moment le plus difficile,
C'est elle, c'est l'enfant qui vous sauva. »

Le yacht partit enfin du sund d'Hesnoës,
Et au départ il arbora les couleurs norvégiennes.
A l'ouest du sund se trouve un banc de sable, frangé
d'écume ;

Quand il y parvint le yacht salua du canon.
Alors une larme brilla aux yeux de Terje
Resté immobile sur son rocher.

« J'ai beaucoup souffert, mais je fus récompensé, mur-
mura-t-il ;

Peut-être devait-il en être ainsi ;

Malgré tout, merci, mon Dieu et mon Seigneur. »

.

Moi, je l'ai vu, mais plus tard une seule fois ;
Il était au port, en son bateau plein de poissons ;
Sous ses cheveux blancs, gaiement il chantait,
Plus joyeux qu'un jeune matelot.
Et il avait des mots amusants pour les fillettes,
Riant aussi avec les petits enfants.
Mais soudain sautant dans son bateau il salua,
Puis hissant la voile, comme un vieil aigle
Il s'envola vers son île pleine de soleil —

A l'église de Fjære j'ai longtemps considéré une tombe
Bien exposée au vent du Nord ;
Elle était très pauvre et très abandonnée.
On distinguait sur le point noir de la croix
Un nom éclatant en couleur blanche.
Ce nom était celui de Terje Vigen suivi de l'année de
sa mort.

Sous l'action du soleil et du grand vent
L'herbe du tombeau était drue et rude,
Mais elle était mêlée de fleurs sauvages.

CHATEAU EN ESPAGNE

Il me semble que c'était hier,
Le soir où je vis ma première poésie imprimée dans un
journal ;
Longtemps je demeurai dans ma mansarde à fumer,
A rêver délicieusement, satisfait de moi-même.

Et je bâtis aussitôt un imaginaire château dominant le
Nord ;
Ce château avait deux tours, une grande et une petite ;
La grande était occupée par un immortel poète,
La petite abritait une jolie fille.

Mon plan architectural me semblait noble et harmo-
nieux.
Ah ! oui ! depuis bien mesquin il m'apparut ;

C'est qu'au maître architecte devenu tout à fait raison-
nable

La grande tour semblait maintenant trop étroite
Et qu'il ne pouvait plus être question de la petite.

CHANSON

DE LA « COMÉDIE DE L'AMOUR »

En ce jardin ensoleillé bienheureux soit ce jour
Qui fut créé pour toi, pour te faire joyeux et fortuné!
Oublie donc que souvent les fruits de l'automne
Sont moins savoureux qu'on l'espère en contemplant
les fleurs printanières.
Vois donc ! sur ta tête fleurit le pommier !
Et qu'importe si l'orage demain disperse
Par les coteaux les fleurs parfumées.

REFRAIN

Et qu'importe si l'orage demain disperse
Par les coteaux les fleurs parfumées !

Pourquoi penser aux fruits
Au moment où seulement l'arbre est en fleurs ?
Pourquoi soupirer et pourquoi souffrir
Parce que dur est le travail et lourde la vie ?
Ne posons point un épouvantail sur un bâton
Dont l'effroi nous hante jour et nuit.
O mes compagnons, ô mes frères, soyons joyeux :
La voix des oiseaux résonne si harmonieusement !

REFRAIN

O mes compagnons, ô mes frères, soyons joyeux :
La voix des oiseaux résonne si harmonieusement !

Pourquoi chasser cet oiseau
De la branche riche de fleurs ?

Laisse-le plutôt pour le remercier de son chant
Te prendre l'une après l'autre tes espérances de l'au-
tomne !

Tu y gagnerais encore, crois-moi, en troquant
Des chants joyeux et frais contre des fruits tardifs !
Songe au proverbe, il dit que le temps fuit
Et que bientôt ton heure de liberté sera écoulée.

REFRAIN

Songe au proverbe, il dit que le temps fuit
Et que bientôt ton heure de liberté sera écoulée.

Oui, je veux vivre en chantant
Jusqu'au moment où se fanera la dernière fleur du buisson.
Alors, qu'on balaye, sans scrupule, toutes ces feuilles
fanées,
Qu'on les rejette au loin,
Et que les vaches et les moutons s'en régalent !
Quand j'ai bu l'arome d'un calice,
Peu m'importe à qui profitera la fleur polluée.

REFRAIN

Quand j'ai bu l'arome d'un calice,
Peu m'importe à qui profitera la fleur polluée.

L'EIDER

L'eider habite la Norvège

Et c'est dans les fjords sombres

Qu'il dépouille sa poitrine de son duvet moelleux

Pour édifier son nid et le rendre chaud.

Mais le pêcheur du fjord, de son bâton noueux,

Va détruire le nid et en arrache jusqu'au dernier flocon.

Alors de nouveau l'oiseau dénude sa poitrine

Et le pêcheur recommence son œuvre cruelle.

L'oiseau capitonne encore son nid dans un endroit plus

sauvage,

Mais s'il est pillé une troisième fois !...

L'eider déploie son aile et par une nuit de printemps
Il s'envole et fend la brume de sa poitrine sanglante,

Et il va vers le Sud,
Vers le Sud où sont les rives ensoleillées !

AU MUSÉE

Exquise créature
Près de son chevalet
Elle se tient attentive
Dans le musée.

Mais à quelle source du beau
Boit-elle ?
C'est la Madone de Murillo
Qu'elle recopie !

L'œil vague
Et le regard lointain,
Elle imagine
Des œuvres de beauté.

Après dix-huit ans
Je reviens,
Poussé par le souvenir
Des heures bénies de la jeunesse

Fanée,
Devant son chevalet est toujours
La même femme attentive
Dans le musée.

Mais qu'est-cela ?
Toujours même chose ?
La même copie agréable
De Murillo.

Oui, la femme est toujours là,
Elle gagne péniblement sa vie,
En copiant *des sujets* pieux
Des « Souvenirs » pour touristes !

Ainsi s'écoulèrent
Uniformément ces années.
Elle a étouffé ses regrets,
Et ses cheveux ont blanchi.

L'œil vague
Et le regard lointain,
Toujour elle imagine
Des œuvres de beauté.

UN FRÈRE EN DÉTRESSE

(DÉCEMBRE 1863).

Autour des remparts de Tyra,
Pour la dernière fois peut-être,
Se groupe un peuple en détresse, un peuple en deuil
Sous son drapeau en berne.
Peuple abandonné au jour du péril,
Sans allié pour la bataille !
Est-ce ainsi que devait être interprétée la poignée de
main fraternelle
Qui devait unir les puissances du Nord,
Les serments d'Axelstad et de Lund ?

Les paroles qui s'échappaient des lèvres
Comme venant directement du cœur,

N'étaient-elles donc qu'un flux de paroles vaines,
Et tari maintenant ?

L'arbre qui sous le soleil des fêtes
Promettait tant de fruits,
Maintenant dépouillé de ses feuilles,
N'est-il plus qu'une croix plantée funèbrement
Sur la tombe des espérances du Nord
Plantée dès les premières difficultés ?

Ce n'étaient donc que des paroles dorées
Echangées aux temps des fêtes,
Que des baisers venimeux de Judas,
Toutes ces caresses et toutes ces paroles
Que prodiguèrent les fils de la Norvège
Hier encore aux Danois sur les rives du Sund ?
Qu'est-ce que les rois ont bien pu se dire
Entre eux à la dernière entrevue ?
Jouait-on donc encore le même jeu,
Celui du roi Gustaf au château de Stockholm
Lorsqu'il saisit l'épée de Charles Douze.

Un peuple en deuil, un peuple qui suit ses propres fu-
néraïlles,
Abandonné de ses amis,

Est-ce ainsi que devait finir la *Saga* danoise ?

Mais qui a inscrit le mot *fin* ?

Qui a lâchement accepté que ce poème se terminât
ainsi,

Et que ce rempart de Tyra devint allemand,

Cependant que le drapeau déchiré de Dannebrog

Recouvrait de son linceul rouge

Le cadavre du dernier Danois ?

Mais toi, frère norvégien, tu es resté sauf

Sur ta terre neutre,

Parce que tu as oublié au moment du danger

La parole jurée.

Quitte vite ton pays,

Traverse les flots de la mer,

Pars, et cherche un refuge de port en port !

Dissimule-toi sous un nom étranger,

Et cache-toi bien, si bien que tu ne te reconnaisse
pas toi-même !

En effet, chaque cri qu'apporte la tempête,

Chaque cadavre que la mer ramène de Danemark

Te disent douloureusement :

« Mon frère, pourquoi n'es-tu pas venu ?

« Nous avons lutté, nous, jusqu'à la fin pour la cause
du Nord !

« Et notre patrie fut notre tombeau.

« Longtemps nous avons consulté l'horizon,

« Cherchant à voir venir les bateaux norvégiens ;

« Mon frère, pourquoi n'es-tu pas venu ? »

Heureusement, ce n'est qu'un songe !

Réveille-toi, courageux et fort, peuple de Norvège !

Que l'action succède vite au rêve !

Notre frère est en danger ! Tout le monde sur le pont ;

Il importe d'agir hâtivement !

Le poème pourra redire encore :

Le rempart de Tyra est toujours danois !

Et le drapeau troué de Dannebrog

Couvrira encore de son rouge symbole

L'avenir puissant du Nord.

CHANT D'OISEAU

Par un beau jour de printemps
Nous déambulions de ci de là dans l'allée,
Par son mystère l'endroit défendu
Nous attirait.

La brise qui venait de l'Ouest était douce,
Bleu était le firmament.
Dans les branches d'un tilleul
Chantait une oiselle qui nourrissait ses petits.

Et moi je sertissais de mille couleurs
De poétiques tableaux.
Et deux grands yeux bruns s'étonnaient
Et riaient de mes peintures.

Sur nos têtes le pépiement des oisillons
S'unissait aux chants des oiseaux.
Puis nous nous sommes quittés,
Et jamais nous ne nous sommes revus.

Et maintenant quand seul
Je viens errer dans cette allée,
Les cris et les chants des oiseaux
Me poursuivent toujours.

La fauvette nous a entendus.
Des paroles que nous échangeons
Elle a fait un poème
Et elle le redit avec une musique de sa composition.

Ce poème tous les oiseaux le chantent,
Car dans leur retraite verdoyante
Tous ces petits chantres
Célèbrent le souvenir de cette adorable journée de printemps.

PAR BALLON

A une dame suédoise.

Dresde, décembre 1870.

Eh bien, je vais essayer aujourd'hui,
Moi dont le long silence
Si contraire à mes engagements
Me fait craindre d'avoir perdu ma cause,
Moi qui laissai derrière moi à Stockholm
Tant d'affectueux sentiments de gratitude,
Moi qui fus l'hôte du pays des Pharaons
Et soulevai un coin du voile d'Isis
Et qui ai jusqu'à la date de ce jour
Oublié la parole donnée
Et jurée sur le « Lyrau » au dernier soir.
Pourrais-je en ces quelques vers
M'acquitter quelque peu de ma dette ?

Oserai-je le faire ? En ai-je encore le droit ?
Mais Dieu me pardonne ! qui de nos jours se préoccupe
du droit ?

De nos jours les questions se tranchent
Uniquement par la force.
Je déclare donc nettement : que je le *veux* ainsi.
Cependant contrairement à l'usage prussien
A votre bonne grâce je ferai aussi appel
Et je vous prierai de vous montrer clémente
Pour mon absence et pour mon silence.

Je vis ici comme maintenant
On vit à Paris,
Au milieu de lourds Allemands au langage héroïque
Qui veulent par la force régenter le monde.
Bravades, cris et drapeaux agités en l'air,
« Wacht am Rhein »... Voilà ce qu'on appelle la poésie.
Je suis ceinturonné par ce cercle.

Eh bien ! croyez-moi, souvent
Je trouve la ceinture bien étroite.

Hâbleries de brasserie et mensonges politiques,
Voilà la viande creuse qu'on me sert.

Et dans le journal de la ville,
Où les vers allemands boitent sur des pieds inégaux
C'est encore la même nourriture qu'on m'offre.
Cela me convient à peu près autant
Qu'un ragoût de rats à un Parisien.

Mais c'est pire encore, quand m'arrive ici l'écho
De notre Nord lointain.

Pire encore ! quand la foi que me donnent le soleil et le
printemps

Meurt sous les coups des canons Krupp.

Par delà les appels à la barbarie
L'avenir s'écroule avec les ruines,
Les cris et les détonations !

Alors moi-même désarmé

Je me désespère devant mon beau rêve évanoui.

Donc à vous dire vrai,

C'est la nécessité qui maintenant m'oblige

A vous adresser cette lettre.

Je la confie à ce ballon qui s'enlève,

Car je n'ai point de pigeons.

Les pigeons sont des gages d'espérance.

Et dans le tombeau humide où je suis,
On ne trouve que des corbeaux et des hiboux.
Transmettre par d'aussi vilains oiseaux
Une missive à une femme, cela ne serait pas galant.

Vous le savez, n'est-ce pas ? l'an dernier,
Quand le ciel du Malarn s'est assombri,
Quand le froid est venu nous mordre
Et jaunir aussi les feuilles,
Je m'enfuis vers les rives du Delta.
Là je trouvai des jours ensoleillés
Où les reflets de la lumière
Brillaient du même éclat que sur les glaces de nos fjords.
Les palmiers et les sycomores
Baignaient la terre d'une ombre d'un bleu verdâtre.
Et l'Arabe et ses femmes
Assis sur le dos élevé du dromadaire
Traversaient le désert sous nos yeux.
La première fois qu'un naïf homme du Nord
Les vit ainsi, il cria étonné :
« Mais voyez donc, voici des autruches ! »

Du Caire nous avons remonté le Nil
Portés par le *Ferus* agile comme une flèche.

Et nous avons visité cette pyramide de Cheops
Devant laquelle Napoléon parla,
Tandis que méditait le Sphinx
Qui du reste médita avant, pendant et après.

Dans les tombeaux de Béni Hassan
Nous nous sommes glissés à plat ventre.
Les siècles les ont terriblement maltraités,
Et il serait vain de chercher à dénombrer ces siècles ;
Ce qu'on sait,
Si l'on veut en croire les égyptologues,
Et pour nous nous les croyons sur parole !
C'est qu'ils ont été construits dans ce passé nuageux,
Où Pharaon était Dieu
Et Monsieur *Putiphar* ministre,
Et que ce fut l'associé de Monsieur le ministre,
Joseph, fils de Jacob, qui les fit élever.

Le fameux colosse de Memnon, ce colosse de pierre
Qui une seule fois, vous ne l'ignorez pas, a chanté,
Nous l'avons aussi visité par un beau matin,
Mais le vieux n'ouvrit pas la bouche.
Il boude comme un poète

Depuis le temps où le nommé Cambyse
L'a visité et traité d'une façon quelque peu brutale.
C'est ainsi que nombre de poètes se montrent suscep-
tibles
Et qu'ils en perdent la voix, les imbéciles !
Et il ne leur reste plus que l'admiration publique
Pour les récompenser de leur chant envolé vers le soleil.

Ainsi vit le vieux Memnon
Sur la réputation d'un chant depuis longtemps fini.
Il n'en encaisse pas moins l'or qu'on apporte en tribut.
Vêtu de son antique gloire,
Il ne donne pas seulement audience aux grands de ce
monde,
Il fait même accueil aux Norvégiens de Norvège
Comme moi et Peer Gynt.

Mais comment vous dire entièrement
Ce rêve qui dura six à sept semaines ?
Acceptez donc, je vous en prie,
Ces simples vers tracés hâtivement,
Et qu'ils disent tous ma vie aux pays ensoleillés
Alors que je remontai le fleuve, où s'agitent les croco-
diles.

Il serait fou de rechercher à tracer avec des mots
L'existence de pacha que nous menions
A bord des quatre arches de Noë,
Je dois vous dire qu'il y en avait quatre grandes
Sans compter deux petites.

A bord du *Ferus* on nourrissait
Trois ours venus de nos pays du Nord ;
Onze coqs français,
Quatre étalons espagnols,
Tout feu tout flamme,
Qui caracolèrent habilement,
En faisant des pas dignes d'El-Oler.
Après avoir énuméré nos serviteurs du bord
On tomba d'accord
Que les ânes étaient suffisamment représentés.
Il y avait aussi un cerf suisse,
Un échantillon d'une race amphibie
Qui se plaît entre deux eaux.
On comptait, bien entendu, une soixantaine de sangliers
De la vieille Allemagne ;
Ils étaient parfaitement apprivoisés !
Cependant il y en avait une paire très farouche

Je ne vous dirai rien
De Luxor, Denderah, Sakharah,
D'Edffin, Assuan et Philœ ;
Passons rapidement,
Et arrêtons-nous seulement quelques instants
Pour une description de Sahara.
Vous avez certainement entendu dire
Que les caravanes, alors qu'elles s'avancent
A travers les sables du désert
Et que sous le souffle du simoua
S'entr'ouvrent les profondeurs du sable,
Aperçoivent des ossements et tous les vestiges de la
mort.
Ou plutôt, la caravane traverse des rues fantastiques,
Où la nature vivante combinée avec la nature morte,
Sous l'action du temps,
Enfante un art singulièrement macabre.
Des côtes, des épines dorsales, des ossements
Se dressent semblables à des colonnes.
Les crânes de chameaux
Tiennent lieu de chapiteaux renversés ;
Les dents aux teintes jaunâtres
Forment des balustrades ;

Les doigts qui se dressent
Semblent des débris de toitures,
Tandis que les lambeaux de vêtements
Apparaissent comme des restes de draperies des fenê-
tres.

Représentez-vous maintenant cette image
Mise bien en relief par le soleil dans la morne tranquillité
du désert ;

Voyez-la grandir d'une façon démesurée,
Monter, monter, mille fois monter.
Comparez tous ces personnages de la tombe
A une caravane des temps passés
Pétrifiée subitement en pleine vie,
Et vous saurez maintenant ce qu'est la vie en Egypte.

Oui, c'est ainsi. Au matin des âges
Une caravane partit.
Ce furent d'abord des prêtres qui s'avancèrent,
Ils portaient des livres de science hiéroglyphiques.
Des Dieux-Rois et des Rois divinisés
Traversèrent les steppes séculaires.
Isis et Osiris se tinrent
Hiératiquement enveloppés dans leur dignité muette,

Penchés légèrement sur leurs selles,
Horus, Hator, Thme et Phtah,
Amon-Re et Amon-Ra
Etincelèrent de toute part,
Et ils illuminèrent la foule qu'ils traversaient.
Apis aux cornes d'or
Suivi de millions d'esclaves
S'avança le long des rives du fleuve.
Là où campe la caravane
Se dressèrent des pylones et des sphinx.
Au-dessus des tombeaux et en mémoire des victoires
remportées,
On lisait des inscriptions
Gravées en images sur les obélisques.
Les fûts brisés de mille temples disparus
Indiquent les traces des nations qui par là passèrent.
Ces pyramides sont l'image des tentes
Où reposèrent ces peuples.
Puis c'est le souffle du Nord
Qui, semblable à un ouragan, s'éleva sur la mer de sable
Et dispersa jusqu'aux traces de la caravane.
Les prêtres furent renversés, les rois s'effondrèrent,

Même les Dieux furent réduits en poudre.
Pharaon et toute sa cour
Demeura enseveli pour jamais dans le sable de l'oubli.
Tout se tut, et le silence et la mort
Régnerent où était passée la caravane.
Ensevelis pendant mille ans dans le sarcophage
Sans lumière, comme une momie
Enveloppée de bandelettes,
Ainsi furent réduits en poussière
Quatre mille ans de civilisation.
Et ce sont ces suprêmes vestiges
De la caravane du passé, que nous, les hôtes du khédivé,
Nous avons recherchés jusqu'à la frontière de la Nubie.
Nous avons vu le fellah
Travaillant dans cette solitude d'Abydos ;
Et plus bas, vers le Sud,
Nous avons rencontré
Cette forêt de colonnes de Karnak
Semblables aux ossements gigantesques d'un temps
préhistorique.
Les chapiteaux de Rhamsès
Gisaient comme des crânes de chameaux ;
Les cent colonnes du temple de Luxor

Paraissaient autant de bras portant les anneaux de
l'esclavage

Et silencieusement affirmaient le :

Sic transit gloria mundi.

Cette image m'a poursuivi

Dans tous mes voyages.

Ainsi l'esprit divin planait sur les eaux !

Et cela est un symbole.

En effet, comme Thor, qui fut le premier

Dans la sauvage assemblée des Dieux du Nord

Se trouve encore dans nos fêtes de Noël,

Ainsi les Dieux morts de la Grèce

Subsistent encore,

Zeus est encore au Capitole.

Ici comme Jupiter-Tonnant, là comme Jupiter-Stator.

Mais les Dieux de l'Égypte ?

Que sont devenus Horus et Hathor ?

Pas la moindre trace de ces divinités,

Aucune légende même

Ne peut en être retrouvée.

Il est aisé de répondre :

Quand l'originalité fait défaut,

Quand la forme extérieure ne renferme rien,
Ni haine, ni douleur, ni joie,
Si l'on ne sent pas les pulsations de la vie,
Si le sang ne bleuit pas les veines,
Tout cela n'est alors qu'un vain décor,
Armature de squelette.

Comme puissante, humaine et vraie est cette Junon,
Dans l'ardeur de sa furieuse jalousie
Lorsqu'elle surprend le délit de son vieil époux !
Combien vivant aussi est Mars
S'agitant sous le filet des mailles dorées !

Mais les Dieux de l'Égypte ? Qu'était-ce ?
Des chiffres, dénombrés côte à côte.
Quelle figure faisaient-ils dans la vie ?
Ils existaient simplement.

D'attitude raide et compassée, leur rôle consistait à
demeurer assis
Sur le trône, qui avoisinait le foyer du sacrifice.
L'un portait un bec d'épervier,
L'autre était chargé de plumes d'autruches ;
L'un défiait le jour,
L'autre représentait la nuit ;

Celui-ci telle chose, celui-là telle autre ;
Aucun d'entre eux n'a vécu.
Aucun n'a péché,
Nul autre n'a vaincu le péché.
Et c'est pourquoi après quatre mille ans
La vieille Egypte n'est plus qu'une chose innomable,
Qui gît dans une crypte.

Voyez-vous, chère madame,
Assiégé comme je le suis,
Je m'enferme dans la tiédeur de mon appartement
Pour vivre de la vie intérieure.
Quand je sors, en effet, l'espérance m'abandonne
Comme ces oiseaux migrants
Qui s'envolent à l'automne,
Mais quand je me renferme en moi-même,
Je vois reverdir la primevère et l'espérance,
Et sur le sable où dorment les caravanes défuntes,
Je trace les voies de l'avenir.

Fatalement les peuples gravissent
Un éternel escalier tournant ;
L'horizon est toujours aussi borné

Et la route aussi étroite.
Le désir de parvenir toujours plus haut
Est bien au cœur de tous,
Mais le faite reste toujours aussi lointain,
Et maintenant nous sommes au zénith
De l'âge des Pharaons.
Et pourtant aujourd'hui l'idole vide
Se dresse encore sur le trône ;
Encore aujourd'hui l'originalité se noie dans la masse,
Dans la foule qui travaille, qui lutte,
Qui s'agite, qui produit, qui réfléchit et qui pense.
Encore aujourd'hui s'érige la pyramide,
La résultante de toute l'époque.
Le monde entier fait toujours le même effort,
Et coule toujours le flot du sang et des larmes
Pour qu'apparaisse immense aux yeux de tous
Le tombeau où repose l'idole vénérée.

C'est la caravane d'aujourd'hui
Avec son Hathor et son Horus,
Y compris le chœur approbateur,
Et après son passage victorieux
Quelle pyramide ne dressera-t-on pas ?

Quelle force contient l'enthousiasme d'un peuple !
Chaque membre de la foule est un Egyptien
Qui apporte son caillou
A la grande œuvre en construction.
Juste est le calcul
Comme irréprochable est le plan de l'architecte.
En vérité la lourde masse est imposante,
Elle fait bâiller le public d'admiration ;
Toutefois il s'arrête la bouche mi-ouverte,
Car la foi commence à lui faire défaut.
Cette grandeur est-elle la vraie grandeur ?
Qu'est-ce qui fait la grandeur d'une œuvre ?
Non son résultat immédiat,
Mais l'originalité personnelle de son créateur,
Qui se révèle dans la facture tout entière de l'ouvrage,

Et maintenant ! cette tourbe d'Allemands
Qui envahit Paris,
Quelle personnalité les guide ?
Quel héros personnifie leur victoire ?
A quel moment leur triomphe
S'est-il réalisé en un chef glorieux
Dont le nom fut célébré par des millions de bouches

Et dans chaque foyer ?
Mais non ! c'est le régiment, c'est l'escadron,
L'état-major — *aliàs* les espions,
La meute enivrée par la curée.
Et c'est pourquoi je suis convaincu
Que la gloire leur fera défaut.
Cette chasse ne trouvera jamais son poète,
Et la vie n'appartient
Qu'à ce qui est chanté par le poète.
Oh ! imaginez-vous seulement Gustave-Adolphe,
Qui ne fut que le premier de ses soldats.
Représentez-vous le prisonnier de Bender ;
Peder Vessel sur la frégate,
Tel qu'un éclair dans la nuit noire,
Et les héros joyeux de la mer du Nord.
Autour d'eux un cercle joyeux se forme
Et gaiement on bat des mains
Comme aux fêtes printanières

Au milieu des tentes enguirlandées :
Et maintenant comme opposition
Voyez ces vainqueurs du jour,
Ces Fritz, ces Blumenthaler

Et : « Messieurs les Généraux ! »
Numéro tel et Numéro tel !
Sous les couleurs mortuaires de la Prusse,
Sous la bannière endeuillée de noir et de blanc,
L'action ne s'envole pas comme un papillon ;
Comme la chenille dans son cocon
Elle fera son œuvre, mais elle périra au milieu de sa soie !
Car l'épée se retourne contre la Prusse
Et sa victoire porte en elle
Les germes de la mort !
Aucune flamme enthousiaste
Ne peut naître de l'arithmétique d'un ingénieur.
Aucune strophe ailée ne peut s'envoler
Sur le vélin le plus satiné.
Ce que je dis irritera certainement la foule vulgaire
Et on me traitera fort mal ;
Mais j'ai un tel dégoût de la plèbe !
Et comme je n'entends pas que mon vêtement
Soit exposé au contact malpropre du populaire,
J'attends les temps nouveaux
Dans mon habit nuptial !
Et après ces mots, pars maintenant, ballon !
Envole-toi ! Adieu, va !

L'espace est le royaume de la poésie.
Va vers le Nord et descends
Près les bords de Møelar.
Il est plus aisé d'atterrir là
Que sur les cimes de Telemarken.

Un sylphe est dans la nacelle ;
Je souhaite de bientôt apprendre
Qu'avec son mince bagage,
De poésies et de pensées légères, —
Il a jeté l'ancre à Norrmalm.

LE NÉNUPHAR

Vois, mon trésor aimé ! je te porte,
Cette fleur aux corolles diaprées
Que sur le flot silencieux, la vague
berçait en un rêve printanier.

Veux-tu l'emporter jusqu'à ta demeure ?
Alors ornes-en ton sein, ma bien-aimée !
Et sous ses feuilles sera cachée
une onde profonde et silencieuse.

Enfant, prends garde de rêver
trop près du flot trompeur !
L'*ondin* simule le sommeil
sous les lis qui s'entrecroisent.



Ton sein, chérie ! c'est ce flot léger,
Il est dangereux de rêver près de lui !
Les lis s'entrecroisent à la surface
et l'ondin simule le sommeil.

CHANGEMENTS

Dans un jardin, il était un pommier en fleurs,
Et dans ce jardin était aussi une abeille qui s'éprit
D'une des blanches fleurs du pommier.

Toutes les deux s'aimèrent passionnément et se fiancèrent.

Puis l'abeille s'envola l'été et quand elle revint
La fleur était changée en fruit à peine formé.

L'abeille se désola, et le fruit fut dans la douleur,
Mais que faire en une telle occurrence !

Dans les ruines de la muraille, sous le pommier
Demeurait une petite et chaste souris.

Elle soupirait amoureusement : Oh ! fruit délicieux,
Si tu m'appartenais, mon *trou* serait un paradis !!!

Alors l'abeille fidèle s'envola tristement ; quand elle
revint le fruit était mûr.

L'abeille se désola, et le fruit fut dans la douleur,
Mais que faire en une telle occurrence !

Sous un toit près du pommier, était suspendu un nid,
Dans ce nid un moineau
Soupirait amoureusement : O fruit délicieux,

Si tu m'appartiens, mon nid sera un paradis.
Et l'abeille se désola et le fruit fut dans la douleur,
Mais que faire en une telle occurrence !

La souris elle-même pleura et le moineau fut attristé.

Un jour le fruit tomba en pourriture et la souris mourut
en soupirant.
Le moineau aussi chut de son nid, on le trouva mort
Quand on vint renouveler le chaume du toit.

Quand retourna l'abeille, les fruits et les fleurs avaient
disparu,
Alors elle gagna sa ruche où dans la paix, elle mourut
en travaillant.

Hélas ! toutes ces douleurs eussent été épargnées si
l'abeille
Eût été souris lorsque la fleur devint fruit vert.

Et tout eût fini pour le mieux si la souris fût devenue
Moineau lorsque le fruit mûrit.

CHŒUR DE « BRAND »

Jamais, jamais, tu ne lui seras semblable
Car tu fus créé dans la chair.
Sers sa cause ou trahis-la,
Tu n'en es pas moins maudit.

Ver chétif, jamais tu ne lui seras semblable.
Tu t'es nourri de la mort.
Suis-le ou trahis sa cause,
Ton œuvre n'en est pas moins maudite.

Rêveur, jamais tu ne lui seras semblable.
Tu as perdu ton bien, tout ton avoir,
Mais tous tes sacrifices ne t'enrichissent point.
Tu es créé pour la vie banale.

CHANSON DE « PEER GYNT »

Peut-être l'hiver et le printemps s'écouleront-ils,
L'été aussi et toute l'année.
Mais je sais que tu reviendras, je le sais sûrement,
Et je t'attendrai, comme je te l'ai promis la dernière fois.

Que Dieu te donne des forces, n'importe où tu te trou-
veras dans le monde.
Que Dieu te soit bon, lorsque tu paraîtras à ses pieds.
J'attendrai ici jusqu'à ce que tu reviennes,
Et si c'est là-haut que tu m'attends, nous nous retrou-
verons là, ami !

DANS LE TORRENT

Le ciel menaçait, la nuée creva
Et soudain le torrent roula des flots comme une rivière.

Cependant que l'orage augmentait d'intensité,
Le flot bouillonnait, mugissait, hurlait

Puis la tempête se calma. Les nuages s'enfuirent
Et le torrent ne fut plus qu'un petit ruisseau.

Des gouttes d'eau irisées chantaient doucement
Et comme des perles s'écoulaient en bruissant parmi les
feuilles.

Le lit sablonneux était redevenu sec comme avant
Dans la chaude journée caniculaire.

Mais encore on entendait le bruit des gouttes d'eau
Sur le bois sec et sous les feuilles.

De loin ces bruits semblaient encore le murmure d'une
source.

Et il était si doux que c'est là que j'aimai certain soir.

MUSIQUE

Mon âme allait toujours vers *Elle*
Pendant la clarté des nuits estivales !
Et mes pas me conduisaient vers le torrent
A travers des broussailles pleines de rosée.

Connais-tu la terreur et les magiques paroles, disais-je
au flot,

Pour émouvoir le cœur de ma belle
De façon à lui faire croire
Que nous marchons vers de somptueux palais et de
grandes églises ?

J'évoquai donc le génie des eaux
Mais son chant me détourna de Dieu,

Et quand je fus le maître du génie,
L'aimée était devenue l'épouse de mon frère.

Et dans le rêve c'est moi qui me suis imaginé
Que je rentrais dans de somptueux palais et de grandes
églises.

Et l'effroi qu'amène le sourd bruissement du torrent
N'est plus sorti de mon âme.

BERCEUSE

LES PRÉTENDANTS A LA COURONNE

Comme le toit s'élance
Dans l'éther azuré,
Ainsi le petit Hakon
S'envole dans le monde des rêves.

Une échelle d'or allant aux cieux
A été disposée sur la terre à son intention ;
Et il la gravit légèrement
Escorté par le chœur des anges.

Les jolis anges du bon Dieu
Montent la garde autour du berceau de l'enfant qui rêve,
Que Dieu te bénisse, mon petit Hakon,
Ta mère aussi veille auprès de toi.

CHŒUR

DE LA « COMÉDIE DE L'AMOUR »

J'ouvre mes ailes, je tends ma voile.
Comme un aigle, je plane sur le lac
Transparent de la vie.
A l'arrière les mouettes me suivent.
Jetons par dessus bord le lest de la raison !
Mon navire sombrera peut-être !
Mais il est si bon de naviguer ainsi.

LA SALLE DES FÊTES DU ROI HAKON

Vieille demeure aux murs gris,
Où le hibou construit son nid,
Tu me fais penser lorsque je te contemple
Au roi Lear vivant au milieu des landes.

Lorsqu'il livra sa précieuse couronne à ses filles,
Et qu'il y joignit tous ses trésors,
Elles le chassèrent alors par une nuit d'orage
Par les routes les plus dangereuses.

Toi aussi, ô demeure, sur qui pèse le poids des années,
Ton destin fut identique
Et à une postérité ingrate
Tu accordas tes plus précieux trésors.

Tu nous donnas la riche moisson du souvenir,
Le passé aux illustrations dorées
Et cependant jamais une voix filiale
Ne te cria ses remerciements dans la nuit des temps.

Comme le vieux roi anglais, il a fallu rester ainsi
Bafouée par les temps irrespectueux.
Six cents ans durant la brise t'a soufflé au visage
Et s'est ironiquement moquée de ta tête grise.

Mais voici l'aube qui naît ; et voici ton peuple qui se
réveille de sa torpeur,
On veut réparer l'oubli et la faute,
Et mettre des pièces à ton royal manteau.
Ta tête ne porte-t-elle pas déjà le bonnet du fou !

Voici pourquoi, vieille demeure aux murs gris
Où le hibou construit son nid,
Tu me fais penser, lorsque je te contemple,
Au roi Lear vivant au milieu des landes.

CHANSON DE « PEER GYNT »

Dors paisiblement, mon enfant adoré,
Je vais veiller en te berçant.

L'enfant est demeuré sur les genoux de sa mère,
Et ensemble ils ont joué la vie entière.

L'enfant a reposé sur le sein de sa mère
Toute la vie. Que Dieu te bénisse !

L'enfant a reposé près de mon cœur
Toute la vie. Maintenant il est las.

Dors paisiblement, mon enfant adoré ;
Je vais veiller en te berçant.

In den Höhen

DANS L'IMMENSITÉ

I

Maintenant, le havre-sac endossé,
Le fusil armé à la main,
Le coffre fermé, le verrou poussé
Et la barre de sûreté bien attachée,
Je vais embrasser ma vieille mère
Dans la chambre voisine.
Un filial serrement de mains et je dis :
Je reviendrai en aussi bon point
Que tu m'as vu partir,
A présent : adieu !

Un chemin serpentant
Me mène doucement dans le petit bois.

Dans le crépuscule nuageux
Derrière moi s'étendent le fjord et la vallée.
Je déambule devant la case de mon voisin,
Et par ma foi, tout est paisible,
Mais derrière la barrière en fleurs
Le frou-frou d'une robe
Bruit doucement dans la nuit.

Elle était là entièrement vêtue de blanc.
Elle me salua.
Charmante et si délicate,
Aussi fraîche qu'une fleur éclosée sur la montagne,
Elle souriait
Et pleurait à la fois.
Moi aussi j'étais ému comme elle. Puis d'un bond
Je sautai et l'accompagnai vers la barrière.
Je vis alors à son œil perler une larme.

J'enveloppai sa taille de mon bras,
Cependant que la vierge rougissait et pâlissait tour à
tour.

Je l'appelai mon épouse
Et sa poitrine se souleva avec force,

Je jurai qu'elle était mienne,
Non peu ou prou, mais totalement,
Définitivement, pour jamais !
Elle regarda attentivement la pointe de son pied ;
Et les fleurs s'effeuillèrent sur son sein,
Car elle était vraiment émue.

Elle m'implora si doucement
Que je la laissai libre,
Et l'on se mit à rire comme précédemment.
Mon cœur, vigoureusement, battait,
Mes sens étaient enivrés,
Et à mon tour, je l'implorai
Si doucement qu'elle se tut.
Tous les deux, nous avons fait route ensemble ;
Il me sembla que les collines elles-mêmes chantaient,
Et que les Dieux, les elfes et les nixes
Riaient derrière le feuillage.

Alors le chemin serpentant
Nous mena doucement vers le petit bois.
Derrière nous, dans le crépuscule nuageux,
Étaient le fjord et la vallée.

Elle était si lasse, moi si fervent !
Nous côtoyâmes l'abîme.
Nous murmurâmes des mots
Dans la nuit tiède.
Je ne puis trouver d'explication à cela
Mais j'avais le cerveau en feu.

J'entourai sa taille de mon bras
Et je pris la fillette sur mes genoux.
Alors je *connus* ma jeune femme
Tandis que les nixes chantaient dans la nuit.
Les Dieux se réjouirent,
Quand je la possédai.
Je me souviens dans ce trouble
Que rien de surnaturel ne m'effraya,
Je vis seulement qu'elle avait peur,
Qu'elle était délicate et qu'elle tremblait !

II

Etendu je demeure dans le creux de la montagne
Contemplant le soleil.

La vallée est assombrie par les nuées,
Tandis que les pics sont illuminés par le soleil.
La maison rouge de ma mère, notre maison,
De là haut je la vois s'estompant dans le lointain,
C'est là que ma mère a travaillé,
Qu'elle a lutté contre la vie ;
C'est là que mon âme a fleuri dans la liberté,
Et Dieu sait si elle s'est plus largement épanouie
depuis.

Ma vieille mère est déjà levée.
Je crois distinguer la fumée qui s'échappe
Du toit de sa maison.
Vers la blanchisserie il me semble
Que c'est ma mère qui marche.
Oui, travaille toujours comme tu l'as fait,
Et Dieu bénira ta journée.
J'irai demander aux rennes de la montagne
Une jolie fourrure pour toi
Et deux ou trois pour ma fiancée.

Où est-elle maintenant, la bien-aimée ?
Sûrement elle vit dans le rêve.

Oublie notre dernier rendez-vous
Et rêve, ma bien-aimée, rêve !
Mais si tu ne rêves plus, abolis ce souvenir,
Comme je le fais moi-même.
Tu es ma fiancée, sois-en sûre !
Prépare ton trousseau et ta robe de mariée !
Le chemin qui nous conduira à l'église
Sera vite parcouru.

Il est bien douloureux de se séparer
De celle qu'on aime.
Mais la séparation
Augmente l'amour.
Maintenant il me semble avoir retrouvé un nouvel
esprit,
Et mon sang s'est calmé.
La vie que je laisse derrière moi
Est partagée entre le remords et la faute ;
C'est pourquoi je la foule de mes pieds.

L'humeur farouche, les mauvais désirs
Ont quitté mon âme.
Je me possède maintenant, mon esprit est calme,

Et je suis près de Dieu et de moi-même.
Jetons un dernier regard
Sur les fjords et sur les forêts !
Puis partons vers la montagne,
Vers la montagne, où vit le renne.
Adieu, ma femme ! Adieu, ma mère !
Et maintenant partons pour l'immensité !

III

Là-bas vers l'ouest les nuages sont ensanglantés,
Les cimes sont enflammées.
Mais sur le vallon flottent
Les dernières nuées.
Mon œil est las, et mon pied fatigué,
Et mon âme lourde de pensées.
Mais près du précipice où je me suis arrêté,
La bruyère ensanglantée

Est agitée par le vent du soir,
Et j'ai cueilli une fleur de bruyère
Pour l'attacher à mon chapeau.

A l'abri d'un maigre arbrisseau,
Non loin de là,
Tièdement j'ai reposé toute la nuit
Mes pensées se succédaient
Comme les vieilles femmes
Qui se rendent à l'office le dimanche
Comme elles, elles se sont réunies,
Se sont disputées,
Puis se sont dispersées.

Si seulement j'étais près de toi maintenant,
Toi, la fleur que j'ai cueillie hier !
Comme le chien fidèle
Je me coucherais sur le pli de ta robe.
Dans ton regard limpide
Je baignerais mon âme.
Le mauvais esprit qui m'incitait hier soir,
Quand je t'ai vue près de la demeure de ton père,
Cet esprit du mal,
Je l'étoufferais maintenant avec horreur.

Je m'élancerais dans l'espace,
Et j'irais jusqu'à Dieu

Lui demander d'enseigner ta vie !

Oh ! ma pure fiancée !

Mais non ! je suis trop noble.

Et trop courageux pour adresser cette prière au ciel.

Toi, Seigneur, je te prie,

Je te conjure de m'entendre :

Oh ! fais que sa route soit âpre et difficile !

Que l'eau jaillisse du torrent

Sur la voie qu'elle préfère !

Rends étroite et périlleuse la passerelle !

Que les pierres déchirent ses pieds d'enfant,

Et rendent plus douloureuse l'ascension de la montagne !

Alors sur mes bras je porterai la bien-aimée

Au milieu des aspérités du chemin

Et des difficultés de la vie.

Je la serrerai sur mon sein.

Alors, Seigneur, n'essaie pas de l'atteindre,

C'est avec moi que tu lutterais !

IV

Il vient de loin, l'étrange chasseur. C'est du sud qu'*il*
arrive ;

Il a traversé des eaux larges,
Et de muettes pensées sont inscrites sur son front,
Semblables aux rayons du soleil de minuit.

Les larmes se mêlent à son rire.
Ses lèvres semblent parler alors même qu'il demeure si-
lencieux.

Mais qui est-ce ? Pour moi
La chanson du vent dans la forêt m'est plus facile à
comprendre.

Les oiseaux messagers de tristes nouvelles
Traversent péniblement les eaux,
Et voici que le vent va s'élever.
Alors gardez-vous, gens qui voyagez en bateau.

Nous nous trouvâmes au milieu de la côte,
Moi avec mon fusil, *lui* avec son chien ;

Et nous nous liâmes par un engagement
Que j'annulerais volontiers maintenant, si cela était
possible encore.

Pourquoi suis-je resté attaché à lui ?
J'ai voulu le quitter bien souvent pourtant !
Maintenant il me semble qu'il s'est emparé de moi par
la force,
Et qu'il m'a dérobé ma volonté.

V

« Pourquoi certains soirs
« As-tu pleuré en pensant à la chambre de ta mère ?
« Dormais-tu donc mieux sous la laine
« Que là-haut sous la brise de la montagne ? »

A la maison ma vieille mère, le chat et moi
Habitions la même chambre,
Et le ron-ron du chat me transportait
Au pays du rêve.

« Pourquoi le rêve ?
 « Crois-moi, l'action est meilleure !
 « Il est préférable de vivre la vie
 « Que de dormir sous les cyprès avec ses ancêtres.

« Sur les cimes bondit le renne.
 « Poursuis-le malgré la pluie et le vent.
 « Cela vaut mieux que d'arracher la pierre
 « Au maigre sol de la vallée. »

Mais j'entends le son des cloches
 Qui vient de l'église lointaine !
 « Qu'importe ! laisse sonner !
 « Le bruit de la cascade là-haut résonne plus harmo-
 nieusement. »

Ma vieille mère avec *Elle* s'en va à l'office,
 Et toutes deux portent leurs livres enveloppés de drap.
 « Crois-moi, tu peux là-haut faire œuvre d'homme plus
 utilement
 « Qu'en usant là-bas la pierre du seuil de l'église. »

L'orgue chante dans la nef,
 Et vers le chœur brille la flamme des cierges !

Redescendre à la maison ? Mais est-il pour moi une
demeure

Si mon âme reste là-haut ?
Lui m'a enseigné l'oubli depuis longtemps
Et mon cœur est devenu dur.

Dans la vallée il n'y a pas de place
Pour l'action.
Maintenant mon esprit est fort
Et je ne peux respirer que sur les cimes.

Dans le chalet
Je recueille tout mon butin.
Assis sur un banc près de l'âtre
Je laisse mon âme s'élever librement.

Les esprits veillent pendant la nuit,
Et le chasseur habile a toujours l'œil au danger.
Lui a couvert mon front du casque magique,
Les esprits peuvent me tenter, mais la victoire m'ap-
partiendra.

Sur les cimes sauvages pendant l'hiver
La pensée devient forte comme un acier bien trempé:

En ce temps-là aucun pépiement d'oiseau
Ne vient troubler votre recueillement.

Si au printemps mon âme est aussi vigoureuse,
J'irai reprendre dans la vallée les deux aimées.
Je les arracherai aux trivialités de leurs existences
Et je les transporterai dans la grande salle de mon
chalet,

Je leur inculquerai ma nouvelle science,
Et les rires vont résonner dans ma demeure.
Bientôt la vie des grands glaciers
Leur sera familière.

VII

Je suis là depuis trop longtemps,
Et la solitude me pèse.
Le souvenir me fait perdre mes forces,
Il faut que j'aie revivre parmi ceux que j'aime.

Un jour seulement ! Ensuite
De nouveau je quitterai ma mère et ma fiancée,
Et je regagnerai les sommets,
Où, au printemps, nous nous réunirons tous les trois.

Partons donc ! — Comme tombe une neige épaisse !
Trop tard j'ai pris ma résolution,
L'hiver règne sur la montagne,
Et tous les sentiers sont fermés !

VIII

Après quelques semaines je suis redevenu moi-même,
Et plus jamais le regret n'est venu m'assaillir.
Sous une couche de glace les ruisseaux dorment,
La lune brille au firmament,
Et les étoiles scintillent.

Je ne puis rester enfermé,
Quand la journée se termine.

Comme ma pensée je ne puis vivre en cage,
Et je cours le long des pics
Jusqu'au précipice devant lequel je m'arrête.

Dans la vallée tout est paisible,
Mais le bruit de l'airain résonne.
J'écoute ! Le son est doux et joyeux.
Quel est donc ce bruit ?
J'ai reconnu les cloches !

C'est Noël ! Et ses carillons
Me sont bien connus.
Je vois la lumière de la maison de mon voisin ;
De la chambre de ma mère vient aussi une lumière
Qui me fascine étrangement.

Ici la pauvre maison,
Sous l'esprit de la légende, est devenue un palais.
La montagne dresse silencieusement ses cimes,
Et là-bas ma mère
Et ma fiancée m'appellent.

Mais j'entends un rire cruel et sinistre éclater derrière
moi.

C'est l'étrange chasseur

Qui devine ma pensée sans parole.

« Il me paraît, jeune ami, que vous faites du sentiment ;

« Je comprends : la maison familiale ! »

Et de nouveau je sens mes bras se raidir comme l'acier.

Je retrouve mes forces et mon courage.

L'air libre rafraîchit ma poitrine,

Qui désormais ne s'émotionnera plus

A la pensée d'une fête de Noël.

Tout d'un coup une lueur

S'étend sur le toit de la demeure maternelle ;

D'abord une clarté semblable à un soleil d'hiver.

Puis la fumée qui enveloppe tout lourdement

Et la flamme rouge se montre soudain.

Le feu s'étend rapidement, les flammes pétillent.

Désespéré je pousse des clameurs dans la nuit,

Mais le chasseur me console : « Pourquoi cette angoisse ?

« Eh quoi ! cette vieille bâtisse, avec la bière de Noël

« Et le chat, se consomment ! »

Ses paroles étaient si cruellement logiques
Qu'elles me donnaient le frisson.
Il savait décrire de façon heureuse
Les caprices des flammes s'unissant aux rayons lunaires,
Et il célébrait la beauté de cette illumination nocturne.

La main aux yeux, il clignait des paupières
Pour mieux voir,
Mais un chant harmonieux s'élança soudain vers le ciel,
Et je compris alors que l'âme de ma mère
Était aux mains des Anges.

« Doucement tu traversas l'existence, doucement tu sup-
portas la douleur,
« Doucement tu travaillas toute ta vie parmi la foule.
« C'est pourquoi nous t'emportons doucement
« Par delà la cime de la montagne, vers la lumière et la
paix,
« Pour la fête de Noël au ciel. »

Le chasseur étrange s'était évanoui dans l'espace et la
lune s'était voilée.
Alternativement le froid et le chaud m'éprouvaient sin-
gulièrement.

Je portais en moi une douleur amère.
Mais pourquoi le nier, cette illumination double dans
la nuit
Était bien belle.

IX

La vesprée d'été baignait dans ses lueurs étincelantes
La montagne à mi-côte,
Les cloches résonnaient gaiement pour un hyménée,
Et tout en bas je distinguais les cavaliers
Qui galopaient sur la grande route.

Du faite de la grange de mon voisin éclataient des coups
de mousquet,
Des mâts étaient plantés près de la barrière.
Le monde affluait, vous pouvez m'en croire !
Mais debout près du précipice je riais nerveusement,
Tandis que des larmes de feu brûlaient mes yeux.

Il me semblait entendre des chants railleurs
Et des rires cruels résonner.

Il me semblait qu'un chant ironique s'élevait jusqu'à moi.
Alors près du précipice j'arrachai avec mes ongles des
fleurs sauvages,
Et je mordis ma propre langue.

Maintenant tout ce monde quittait la ferme.
La mariée se tenait droite sur sa selle,
Sur ses épaules ses cheveux étaient épanchés,
Ils brillaient en ondes fulgurantes. Oh ! je les connais-
sais si bien
Depuis notre dernière promenade dans le vallon.

Elle traversait à gué la petite rivière,
Appuyée sur l'épaule du jeune marié.
Maintenant j'avais tellement souffert que mon cœur était
vide.

Mes forces étaient à bout,
Je ne pouvais plus souffrir.

Debout près du précipice je restai. Mon cœur était devenu
d'acier.

Je planais au-dessus de la vallée estivale,
Je regardais toute la troupe baignée de lumière,

Et j'avais même la main aux yeux
Pour ne rien perdre de la perspective.

Ces mouchoirs agités, ces jupons blancs
Et les manteaux rouges des hommes,
L'église dans un lointain ensoleillé,
La belle épousée, qui hier était encore mienne,
Enfin, le bonheur qui m'échappait,

Tout cela m'apparaissait
D'en haut des cimes de la vie,
Et maintenant je voyais mieux et plus nettement tout
ce spectacle.
Mais personne ne peut comprendre cette sérénité,
Personne de ceux qui vivent parmi la foule !

J'entendis alors un rire cruel et sinistre éclater derrière
moi,
C'était l'étrange chasseur.

« Ami, après ce que je viens de voir,
« Je comprends qu'avec raison j'ai mis aujourd'hui mon
sac sur mon dos.
« Ici je n'ai rien à faire désormais. Mon rôle est fini. »

CHANSON DE « BRAND »

EJNAR

Agnès, mon radieux papillon,
Je veux te saisir en jouant
Dans un réseau aux mailles fines,
Les mailles seront mes chansons.

AGNÈS

Si je suis papillon, petit papillon vermeil,
Laisse-moi boire au calice des fleurs.
Enfant, si tu cherches un jeu,
Poursuis-moi, mais ne me saisis point.

EJNAR

Agnès, mon beau papillon,
Voici mon piège préparé.
Tu as beau fuir en voltigeant,
Bientôt le filet t'enlacera.

AGNÈS

Papillon frais et brillant,
Je veux m'ébattre dans un vol joyeux.
Ah! si tu veux me prendre dans ton filet,
Du moins épargne mes ailes!

EJNAR

Doucement je te poserai sur ma main,
Et je t'enfermerai dans mon cœur.
Là tu pourras jouer toute ta vie
Au jeu qui te paraîtra le plus aimable,

DANS LA MONTAGNE

Une nuit d'été enveloppe la vallée
Dans ses longs voiles ombreux.
A mi-côte du mont
Demeurent les nuées.
Et les nuages grisâtres se pressent si intenses
Qu'aucun regard ne saurait parvenir
Jusqu'aux glaciers qui tout le jour
Dominent le village
De leurs cimes dorées par le soleil.

Cependant par delà ces nuages
Eclatent de vives couleurs d'or et d'ambre,
Qui laissent voir un pays paisible
Semblable à un îlot en pleine mer,

Ou à un aigle qui fend la nue,
Ou à un bateau qu'on aperçoit de loin.
Enfin les cimes et les glaciers s'étagent dans le lointain

Et semblent des géants en habits de guerre
Qui menacent Dieu vers l'ouest.

Regardez maintenant là-bas cette pâture
Qui est ourlée d'une blanche neige !
Là-bas bleuissent les rochers. Ici,
La demeure paisible est éblouissante en sa candeur.
C'est là un étrange site
Et plus étranges encore sont ceux qui l'habitent,
Séparés qu'ils sont de tout être humain par les cascades
et les torrents.

Et pour eux la voûte du ciel est plus large
Et le soleil plus généreux aussi.
Regardez la bergère tranquillement assise là-haut,
Alternativement baignée par la rouge lueur du soleil et
par l'ombre aux reflets bleus.

Elle rêve longuement au Sylphe,
A un être sans nom

Qui l'emmena bien loin,
Bien loin là-bas vers l'inconnu,
Et sous le tintement des clochettes
Sa pensée s'envole vers le soleil couchant
Et l'emporte, Dieu seul sait où !

Le beau temps est si court dans les Alpes,
La neige est si près des herbages
Et bientôt dans son blanc manteau
Elle va s'étendre sur les pâturages.
Alors, fillette, tu reviendras près de l'âtre
T'adonner aux travaux du foyer,
Et tandis que tu fileras la laine et le chanvre
Un regard sur les rubis du soleil se couchant dans les
Alpes
Te consolera du pâle hiver.

CHŒUR

DE LA « COMÉDIE DE L'AMOUR »

Soyez les bienvenus dans la corporation des fiancés,
Vous pouvez maintenant librement vous adorer à ciel
ouvert,

Diminuer la longueur du jour par des baisers !
Embrassez-vous donc tant qu'il vous plaira,
Sans crainte d'éveiller l'oreille indiscreète.

Il vous est loisible maintenant de rêver à deux
Dehors comme à la maison.

Votre amour peut se réveiller au grand jour.
Mais soignez-le bien, faites-le prospérer,
Et montrez à tous comment vous savez aimer.

LE CHANT QUI PASSE

Au milieu des îlots,
En ce jour de lumière et de joie,
Notre bateau s'avance orgueilleusement à toute vitesse
Sous les mille drapeaux qui le décorent.

Les chants sonores des jeunes hommes,
L'exubérante allégresse qui éclate des cœurs
Envahit tout le fjord
Et remplit de joie les anses étroites.

A l'avant du bateau résonnent
Les sons du cor et de la trompette,

A l'église voisine carillonnent les cloches.
Cependant le paysan sur les bords du *Sund* ne les
entend pas.

Non, il n'entend pas la cloche pieuse

Et il oublie son livre d'heures.

Il ne se rappelle plus l'instant de l'office ;

Il n'a d'oreille que pour les gais chanteurs du dimanche,

Et cependant, même là,

Les yeux ouverts d'étonnement,

Ravi par l'harmonie musicale,

Il est encore près de Dieu.

Sans doute il ne sait pas pourquoi c'est ainsi,

Il ignore par quel moyen !

Mais son sang coule plus vite

Et tantôt la joie et tantôt la tristesse l'émeuvent fortement.

Soudain il se dresse sur un monticule

Là-bas au bout du cap,

Et quand le chanteur agite en l'air son chapeau

Le campagnard porte la main à sa casquette.

Tandis que les chanteurs traversent le chenal chauve
et nu

Sur la vague bleuâtre,
Là-haut guettant la fumée du bateau
Il l'attend et le suit tant que son œil peut voir.

Nous volons à la surface de l'eau en agitant des drapeaux,
Nous chantons joyeusement comme des oiseaux,
Mais lui, rivé au sol, comprend
Que quelque chose de grand vient de passer devant lui.

Vers des fêtes étincelantes,
Où les tables sont parées de fleurs, nous allons !
Mais lui ne connaît d'autres hôtes
Que les sévères prêtres du silence.

Et pourtant, oh ! mon jeune ami, ne te repens point
De lui avoir fait manquer l'office.
Certainement en voyant le joyeux bateau
En lui se sont reflétés la lumière et le chant.

Ainsi devons-nous faire, nous autres frères,
Sur la route fortunée de l'existence,

Chantons joyeusement

Au bout des fjords et auprès des *sunds* !

Il n'est pas de grotte silencieuse

Où ne résonne l'écho,

Et nous sommes ces oiseaux chanteurs

Qui portent la semence dans leur bec.

Qu'importe où nos ailes nous mènent

Par la montagne ou par le fjord,

Si de notre bec tombe le grain

Qui germera dans la terre féconde !

LA TERREUR DE LA LUMIÈRE

Quand j'allais en classe j'avais du courage jusqu'au
moment
Où le soleil disparaissait derrière le faite de la montagne.

Et la nuit venue avec ses nuages noirs par delà les
forêts et les marais,
Je me sentais terrorisé par les plus fabuleux fantômes

Et si je fermais les yeux je faisais des songes effroyables.
Alors Dieu sait ce qu'était devenue mon énergie de la
journée,

Maintenant ce n'est plus cela, c'est à la lumière du jour,
Au matin même qu'il me faudrait avoir du courage.

Ce sont des fantômes qui en plein jour m'assiègent
Et la vie me cause un invincible effroi.

Mais le soir revenu je puis me dérober à ma terreur
Et je me sens fier comme un aigle.

Je résisterais au feu et à l'eau, je fendrai l'air
Comme un faucon, enfin j'oublie la peur et ses affres,

Jusqu'au matin prochain !

Dès l'aube, hélas ! je retrouve ma terreur et mon impuis-
sance

Si jamais je fais une œuvre grande
C'est dans les ténèbres que je l'enfanterai.

POUR LE ROI OSCAR

ANNIVERSAIRE DU 4 JUILLET 1859

Jeune Norvège, mets ton drapeau en berne,
Que lourdement il retombe autour de la hampe !
La tristesse éteint aujourd'hui la joie
Et le ciel sombre étouffe notre chanson.
Le soleil d'été irradiant la forêt
N'apporte plus son gai sourire au peuple norvégien.
De tristes messages à travers le pays
Nous apprennent la souffrance du roi Oscar.

Il souffre et loin d'ici !
Son regard ne voit ni notre soleil, ni notre été.
Oh ! jeune Norvège, offre-lui

Ces belles fleurs écloses pour lui dans le cœur de son
peuple,
Le parfum pur de cette offrande
Pour un soir certainement le soulagera.
Oh ! jeune Norvège, viens t'asseoir doucement auprès
de sa couche
Et offre-lui tout ce que ton cœur possède de tendresse.

Pour toi il a vieilli et lutté,
Il fut pieux pour la patrie et généreux pour son peuple.
Mais voici que le mal cruel
Est venu assombrir son front royal.
Va donc près de lui pour le bercer de tes chants.
Comme un enfant chéri, presse-le sur ton sein,
Et emporte-le dans la région du rêve.
C'est le songe qui guérit le mieux.

Le roi souffre. Sa poitrine péniblement
Se soulève comme la vague devant la tempête.
Ce cœur si généreux et si noble
Porte en lui maintenant le ver qui ronge.
Oh ! jeune Norvège, chaque blessure
De ton prince, tu la panseras avec le baume de ton chant.

La voix du peuple implorant la guérison de son roi
Soulage toujours, si elle ne guérit pas.

Repose doucement, ô mon Seigneur,
Ton peuple tout entier veille sur toi.
Que le rêve te porte vers la Norvège,
Vers nos montagnes si belles à voir,
Près de chaque petit fjord.
C'est aujourd'hui dimanche
Et, ô mon roi, pieusement et tristement,
Ton peuple entier porte le deuil à cause de ta souffrance.

Là, où doucement la brise agite les feuilles
Au pied des montagnes élevées,
Auprès de la chaumière
Cachée par un rideau d'arbres,
Le vieillard à la barbe blanche
Debout devant sa porte
Arrête les estafettes qui passent

Et demande si le roi souffre encore.
Que le rêve te porte aussi par dessus le fjord !
Qu'il te fasse voir l'enfant norvégien jouant au jardin ;

Vois l'étoffe rouge.

Qu'il a disposée au bout de son bâton.

Il a entendu dire aujourd'hui à son père

Que tel est l'oriflamme du roi Oscar.

Alors il a arraché aussitôt le drapeau hissé au toit

Et il joue au roi Oscar.

Vois maintenant ce navire

Qui fend les ondes.

Ton nom y brille comme un miroir.

Salue, mon roi ! ton drapeau qui se balance au mât.

Le navire glisse à la surface des eaux

Comme une ondine.

Et que tous ainsi que lui portent éternellement

En l'honneur du roi Oscar les couleurs royales.

O mon roi, mais bien court est le rêve

Que la berceuse populaire a pu un instant te verser !

Ton cœur est toujours serré par la douleur

Qui te cloue à ta couche.

Mais chaque fois qu'un soulagement

Vient diminuer ta souffrance,

C'est à la prière de ton peuple montée vers le ciel

Que tu le dois.

SEUL

Nous avons accompagné les derniers hôtes jusqu'à la
grille,
Jusqu'à la grille de la villa.

L'adieu mourut dans le vent de la nuit.

Et maintenant le jardin, la maison qui résonnaient
Tout à l'heure des sons harmonieux de *sa voix*

Se taisent horriblement !
Avant qu'elle partît j'étais joyeux de vivre,

Et maintenant je suis seul, tout seul !

L'ALBATROS

L'Albatros réside seulement aux confins de la terre,
Je le tiens d'un vieux marin.

Il baigne ses grandes ailes dans l'écume de la mer
Et il glisse sur les vagues sans jamais y plonger.

Il descend et monte avec la mer.

Par le beau temps il est silencieux, mais il crie pendant
la tempête.

Comme le rêve est suspendu entre le ciel et l'abîme,
Ainsi cet oiseau ne vole ni ne nage.

Plus lourd que l'air et plus léger que l'onde,
Oiseau-poète, oiseau-poète, voici ton lot.

Et le pire est que, pour les savants,
Ce sont là mensonges de marin.

A MON AMI L'ORATEUR RÉVOLUTIONNAIRE

Vous dites que je suis devenu conservateur ?

Je suis resté ce que je fus toute ma vie.

Ne comptez pas sur moi pour changer les pions.

Mais si vous voulez renverser l'échiquier je suis votre
homme.

Je ne sais qu'une révolution

Qui fut vraiment radicale.

Celle-là est la seule véritablement sérieuse,

Je veux parler du déluge !

Mais même encore alors le diable y perdit ses droits,

Vous savez que Noé prit la dictature.

Refaisons cette révolution d'une façon plus complète,
Pour cela il faut des hommes et même des orateurs.

C'est vous donc qui procurerez l'eau nécessaire à l'inon-
dation,
Moi je fournirai le brûlot qui fera sauter l'arche.

MERCI

Sa peine fut la difficulté
De ma route.
Sa joie tout ce qui me donna
Un peu de gaieté.

Elle n'eut d'autre demeure
Que mon bateau errant de poète,
Ce bateau qui se mire
Dans la mer limpide de la liberté.
Ses enfants, sa famille furent
Ces créatures de rêve
Qui se glissent doucement
Et vivent dans toute mon œuvre.

Son unique rôle
Fut d'inspirer mon regard
Sans que personne sût jamais
Quelle était ma muse.

Et parce qu'elle n'attendait
Pas de moi-même un remerciement,
J'ai tracé pour elle ces vers
Où je lui dis merci !!

EN MÉMOIRE DE FRÉDÉRIC VII

CHANTÉ DANS LE CERCLE DES ÉTUDIANTS

Les Danois campent à Dannevirke
Et surveillent attentivement le Sud.
La demeure de Frédéric est l'église de Roskilde
Loin du bruit de la bataille.
Les Danois combattent pour leur foyer et pour l'honneur,
Mais Frédéric ne commandera point l'armée.
Autour de la borne qui marque la frontière
Le conscrit seul luttera.

Mais non ! si le sang doit couler dans la bataille
Près des bornes de Jytland,
Frédéric se lèvera de sa tombe

Et à travers le vent de la nuit,

Tels les héros d'Ossian,

Il brandira son glaive, et il s'écriera :

« En avant, mes enfants, combattons pour l'honneur et
la patrie,

« Frédéric est avec vous ! »

Car il vit puissamment dans toute âme patriote,

Le véritable roi de Danemark,

Le courage royal qui anime ce peuple

L'affirme hautement.

En avant donc, pour le triomphe de la vérité !

Frédéric est au milieu du camp danois.

Les Slaves, les Venètes et les Croates

Ne parviendront pas à vaincre le conserit.

DANS L'ALBUM D'UN COMPOSITEUR

Par l'harmonie de ses sons

Orphée donnait de l'esprit aux bêtes et animait les
pierres.

De pierres riche est notre Norvège

Et les animaux sauvages y vont par troupes !

Chante donc jusqu'à ce que chez nous les pierres s'ani-
ment

Et qu'éclate la fourrure des fauves !

L'ASSASSINAT D'ABRAHAM LINCOLN

Un coup de feu a résonné là-bas vers l'ouest,
Il a réveillé l'Europe.
Et soudain quelle vie a agité
Tout ce corps de fonctionnaires !
Vieille Europe, toi qui possèdes ordre et justice,
Une loi spéciale pour chaque objet,
Toi qui possèdes une réputation sans tache,
Une vertueuse colère contre tout ce qui est sombre et
méchant,
Comme subitement ton visage a pâli !

Dans la cire de deuil on incruste la licorne, l'aigle
Et tous les animaux héraldiques.

Le paquebot prend la mer,
Les dépêches se multiplient,
Le roi du coton, le fils orgueilleux
Et tant d'autres de ce pays de mensonge
Tendent les mains pour saisir la palme verte de la paix.
Alors retentit ce coup de revolver
Et un homme seul succombe.

Alors vous tremblez de peur, vous, les puissants de l'Eu-
rope !

Cela ne me surprend pas de vous.
Un acte de banditisme prussien, l'affaire de Dybbøl,
Le monde a vu cela bien d'autres fois.
Les corneilles ne se combattent pas entre elles.
Vous vous souvenez bien de la Pologne ?
Et de l'Anglais au port de Copenhague ?
Et du tombeau de Flensborg ? Et du nom de Sønderborg ?
Pourquoi cette indignation alors maintenant ?

Cette rose sanglante qui fleurit là-bas
Et vous effraie dans sa force,
C'est l'Europe qui en a fourni la greffe

Pour qu'elle fleurisse dans la terre féconde de l'Amérique.
rique.

C'est vous qui avez planté ce rosier
Qui ensanglante maintenant toute l'Amérique.
C'est vous-mêmes qui avez décoré
La poitrine d'Abraham Lincoln
Du rouge ruban de chevalier du martyr.

Avec des promesses fallacieuses, des serments trahis,
Des programmes déchirés,
Des paroles données puis retirées,
Vous avezensemencé la terre de l'histoire.
Et cependant vous vous attendiez
A une moisson bénie.
Le blé de votre champ a grandi. Comme brillait cette
moisson !

Ah ! vous voici terrifiés ! Au lieu d'épis
Ce sont des stylets qui luisent au soleil.

Là où la loi n'a d'autre force que l'échafaud,
Où le droit s'appuie sur le gibet,
Là l'aube s'élèvera, victorieusement, plus vite que là
Où l'on assassine seulement par des mots.

Sa volonté triomphe et dans son jugement
Elle condamne le mensonge.
Mais il faut encore que le ver ait quitté l'écorce
Et que l'époque se montre sous le jour grotesque
De sa caricature.

Quand le démon tout puissant règne sur la terre,
Essayez, si vous pouvez, de le braver,
La chute de la maison d'or est arrivée,
Aussi la ruine du colosse de Néron.
Mais il était indispensable avant que d'un pôle à l'autre
du monde

Les crimes de Rome eussent retenti,
Il fallut d'abord l'apothéose du tyran,
Et que ses statues d'or
Fussent adorées au Capitole.

Alors tout s'effondra ; les cirques, les palais,
Les temples, les colonnades,
Les arcs et les arcades. Tout fut brisé
Sous le pied des buffles.
Et l'on construisit de nouveau sur ces ruines
Et longtemps l'air fut purifié.

Maintenant s'annoncent des temps nouveaux,
Maintenant des effluves pestilentiels
S'échappent du sol crevassé.

Mais quand nous marchons dans cette boue putréfiée,
Je ne m'extasie pas
Devant chaque fleur empoisonnée
Qui brille au bord de la route.
Laissez le ver ronger à son aise. Avant que l'écorce soit
vide

Le fruit ne se brisera pas.
Laissez le système officiel faire son œuvre
Et plus vite viendra la vengeance,
Le jugement suprême du mensonge.

FLEURS DES CHAMPS
ET FLEURS D'APPARTEMENT

« Mon Dieu, votre goût me paraît étrange ;
Je me demande si vous avez des yeux.
Elle n'est vraiment pas belle, et, à vrai dire,
C'est une petite folle, votre amie ! »

Assurément je serais mieux dans la note
Du roman et du drame du jour,
Si je choisissais l'élue
Parmi les types normaux.

Ces types qui rappellent les fleurs de serre,
Qui se dressent entre les deux fenêtres du salon,

Et qui verdissent sous la chaleur artificielle du poêle,
Dans le terreau tiède des pots.

Ces fleurs qui régulièrement s'entr'ouvrent
Après chaque hiver !
Oui, je le reconnais, si j'étais raisonnable,
C'est dans ce genre bourgeois, que j'aurais dû élire
l'aimée !

Mais à quoi bon les conseils de la raison ?
Sa voix m'obsède !
Car l'enfant est une délicieuse fleur des champs
Qui compte seize printemps.

DE LOIN

Bientôt se réuniront à Upsale les jeunes hommes.
Il y aura des discours prononcés et on chantera gaie-
ment.

Moi-même pour cette occasion j'ai fait un poème,
Inspiré que je fus par cette idée d'une réunion de la
jeunesse.

J'ai profité d'un instant de confiance au milieu de mes
hésitations,
Et déjà je partais du pied droit.

Mais non, je reste ! Derrière moi j'ai décidé de fermer la
porte,
Et désormais ici je demeurerai loin et isolé de vous les
jeunes.

Que le bonheur accompagne votre joyeuse assemblée,
Que la joie soit avec vous qui vous contentez avec des
jeux.

Que le soleil vous donne une belle journée d'été,
Que l'air de la forêt soit pur à vos poumons.
Que le vent porte au loin vos chansons,
Que la brise agite vos bannières et que le soleil vous
sourie.

Que l'heure soit fortunée et les nuits pures
Le long de votre chemin.
Je vous vois passer de loin,
J'entends même votre chant qui m'est bien connu.
Cependant combien lointaine, combien étrangère
Me semble votre troupe joyeuse.
C'est tout un monde disparu, des êtres défunts
Qui m'apparaissent au milieu de votre groupe en fête !
Des vaines paroles et de l'ivresse du festin
Naît le spectre du passé.

De même que la jeunesse du Nord s'agite bruyamment,
De même aussi la jeunesse italienne s'est remuée jadis.

La théorie des jeunes qui descendait les Apennins
Réveillait de sa torpeur le peuple endormi.

C'était au commencement du siècle ; ils agissaient dans
la brume.

Aujourd'hui leur drapeau est attaché au château Saint-
Ange.

De même que la jeunesse du Nord s'agite bruyamment,
De même aussi la jeunesse allemande s'est remuée jadis.

On rêvait d'union, tous séparément voulaient l'unité,
On rêvait du drapeau noir à l'aigle d'or.

La gravité n'était pas exempte de ces fêtes,
Des vieillards étaient les hôtes de ces jeunes hommes.

La raison principale de leur réunion
Était d'agiter ensemble leur drapeau.

Et malgré les difficultés et à travers la tempête
Jamais ils n'abandonnèrent ce symbole.

Ils se construisirent une maison
Et ils entendirent l'entourer d'une solide muraille.

Ils *voulurent* la réalisation de leur rêve et ils ont
trionphé.
L'Europe est mûre maintenant et les peuples sont
réveillés.

Voilà pourquoi lointaine et étrangère
Me semble votre troupe joyeuse.

C'est tout un monde disparu, des êtres défunts
Qui m'apparaissent au milieu de votre groupe en fête.

Des vaines paroles et de l'ivresse du festin
Naît le spectre du passé.

Pourquoi se tait la seule voix puissante
Qui pourrait vous tirer de votre sommeil ?

Je vais vous le dire. Cette bouche est devenue muette
comme la tombe
Depuis qu'un peuple trop jeune a reçu le bienfait de la
liberté.

C'est là un lourd cadeau
Qui pourrait bien sous son poids faire sombrer le
bateau qui le porte.

Entre nos mains on a déposé une superbe épée
Sans nous apprendre à nous en servir.

Voilà pourquoi l'heure est périlleuse
Comme cette arme entre les mains d'un enfant.

Nous écoutons patiemment les savants
Et nous touchons d'une main gantée la réalité.

Hélas ! nous vivons dans le rêve
Et nous manquons de virilité pour l'action.

Esprit du siècle, quand viendras-tu donc
Nous arracher à notre léthargie ?

L'OISEAU ET L'OISELEUR

Enfant malfaisant, j'ai organisé un trébuchet
Formé de branches de sapin,
Et je n'ai pas eu le temps de conter jusqu'à dix
Qu'un oiseau se débattait dans mon piège.

Avec une joie cruelle
Je transportai la cage dans ma chambre d'enfant,
Et je terrifiai mon prisonnier
En le menaçant des yeux ou en faisant des gestes brus-
ques.

Lorsque je fus las de ce plaisir,
Lorsque j'eus assouvi mon instinct de cruauté,

Je disposai le piège sur la table
Et je l'ouvris doucement.

Oh ! comme l'oiseau se sert agilement de ses ailes !
C'est la liberté et la vie qui s'offrent à lui.
Il s'envole vers la lumière,
Mais, hélas ! il se frappe à la vitre et tombe brisé.

Pauvre oiseau ! te voilà maintenant vengé !
Le méchant gamin est à son tour
Enfermé dans une prison
Contre les murs de laquelle il se débat désespérément.

Un œil cruel le regarde aussi
A travers les barreaux de sa cage.
Cet œil le fascine
Et une angoisse terrible étreint le prisonnier tout entier.

Et lorsqu'il s'imagine
Avoir une issue sur la liberté,
Il va se briser le front
Contre la vitre.

L'HOMME DE LA MONTAGNE

Muraille du souterrain, écroule-toi
Sous les coups de mon lourd marteau !
Il faut que je me perce un chemin vers le bas
Jusqu'à ce que j'entende résonner l'airain.

Dans la profondeur sombre de la montagne
M'attire un riche trésor.
Des diamants, des pierres précieuses
Sont là sertis de cercles d'or !

Et la paix et le silence
Règnent éternellement dans cet antre.

Fraie-moi donc la route, dur marteau,
Jusqu'à ce que j'atteigne le cœur où se dissimule le
trésor.

Jadis j'étais comme un enfant joyeux
Vivant sous le ciel étoilé,
Je marchais sur les routes aux marges fleuries,
Je possédais la paix du cœur.

Plus tard j'oubliai la splendeur du jour
Dans la mine noire.
J'oubliai le murmure des saules
Dans cette galerie obscure où je vis maintenant.

La première fois que je descendis dans ce puits,
Mon âme était pure.
Et je pensais que je trouverais là
La réponse à l'énigme de la vie.

Jusqu'à présent aucun esprit
Ne m'a révélé la vérité.
Jusqu'à présent aucune lumière n'est venue
M'éclairer de l'autre côté.

Me serais-je trompé ?

La lumière n'est-elle pas à l'autre bout de cette route ?

Le soleil m'aveugle pourtant, n'est-il pas vrai,

Si je regarde en haut.

Non, il faut que je descende dans les entrailles de la
montagne.

Là règnent la paix et le silence éternels.

Fraie-moi la route, dur marteau,

Jusqu'à ce que j'atteigne le cœur où se dissimule le
trésor.

Jusqu'au dernier jour de la vie

Mon marteau frappera sans discontinuer la terre.

En attendant aucune lueur matinale ne m'apparaît,

Aucun rayon d'espérance ne brille pour moi.

DEUIL NATIONAL

Maintenant le tintement de mille cloches porte la sinistre nouvelle

Par delà les fjords et les montagnes.

Deux peuples en larmes

Disent leur dernier adieu à leur souverain.

Partout aujourd'hui sur la place publique comme à l'humble foyer

Il n'est qu'une seule pensée.

Le paysan comme le gentilhomme,

Tous dans les deux peuples sont unanimes pour pleurer

Devant le sarcophage royal.

Pendant les longues nuits d'agonie

Le peuple et le roi ont souffert ensemble.

Maintenant le silence règne au château royal.
Le roi a cessé de souffrir,
Bientôt la porte du château sera close
Et ce monarque trouvera enfin le repos absolu.
Mais des fleurs subsisteront
Que ni le temps ni la mort
Ne pourront détruire.

Le corps du roi est là dans la bière
Mais son âme plane sur les hauteurs,
Certainement elle aura rencontré celle de son père et
de son fils
Parmi les âmes élues.
Comme les héros légendaires au Valhalla
Suivis des guerriers qui avaient succombé à l'ennemi,
Ainsi le roi Oskar arrive glorieux au Paradis.
Et c'est accompagné d'une longue suite de témoins
Qu'il vient demander à Dieu de le juger.

Mais ses témoins ne sont pas tombés sur le champ de
bataille,
Ils ne montrent point de blessures,
Pour sa défense devant Dieu.

C'est le peuple qui atteste les sentiments de tendresse,
La douceur et la bonté de son roi.

Tous les sylphes du royaume
Sont venus l'accompagner et témoigner en sa faveur.
Voici pourquoi sa suite est si longue
Lorsqu'il vient comparaître devant Dieu.

Repose-toi donc dans la paix du Seigneur, ô mon
Prince,

Ici-bas, ton œuvre est finie!

Mais elle est florissante et belle comme un jour d'été,
Et c'est ton plus beau monument.

Le voile de deuil qui couvre tout aujourd'hui
Disparaîtra bientôt.

Et la lutte d'Oskar pour le triomphe de la vérité et de
la justice
Sera le souvenir qui vivra toujours dans le cœur du
peuple

Et des rois !

LA MAISON DU STORTHING (1)

Les ogives du temple et les tourelles du château
Elevées aux grands jours des ancêtres
Portent aujourd'hui le deuil
Et semblent se plaindre silencieusement dans leur vêtement de pierre.

C'est là que le drapeau rouge de Norvège
S'étalait jadis glorieusement.
Ensuite le drapeau fut en berne
Pendant de bien mauvais jours.

(1) Chambres des députés en Norvège.

Bannière nationale, libre et forte,
Que les vents de la montagne te soulèvent et te ber-
cent !

Protège notre œuvre moderne
Comme tu as couvert les grands faits du passé.
Des hauteurs souffle la vie
A tout ce que nous voulons créer,
Et que chacune de ces trois couleurs
Porte la foi au marin et au laboureur.

Dis-leur que la maison du peuple
Ne se construit pas seulement avec des pierres brutes.
Rappelle-leur que c'est l'*esprit* seulement
Qui la fait grandir d'année en année.
Si ton langage n'était pas compris,
Malheur alors à notre peuple.
Demeure en berne s'il en est ainsi,
Comme au temps de Svolder.

Oui, malheur, si ton langage
N'a point d'écho dans l'âme de l'élu.
Que la croix bleue alors
S'enroule sinistrement autour de la hampe

Et que le rouge de la liberté
Disparaisse pour jamais,
Que la couleur blanche
S'en aille retrouver la neige immaculée de la montagne.

Mais non ! cela ne saurait arriver !
La brise fraîche qui vient de la montagne
Agitera bientôt les trois couleurs
Et les portera jusqu'aux sources de la vie nationale.
Le toit de la salle des séances s'élève déjà fièrement
vers le ciel
Et là l'esprit traditionnel pourra trouver sa place.
La grande idée norvégienne de Harald
Ne sera jamais oubliée.

La maison des élus du peuple et la maison du roi
Bâties face à face,
Libres et grandes comme des seigneurs,
Se regardent fièrement.
Il semble que des éclairs brillent
A la façade de chacune d'elles
Tandis que sortis de l'ombre
Sverre, Håkon et Oskar se dressent devant tous.

Que la gloire des souvenirs anciens
Enveloppe l'œuvre populaire,
Et qu'elle ennoblisse toutes les entreprises
De notre jeune société !
Qu'importe alors que les pierres s'effondrent :
L'œuvre n'en demeurera pas moins vivante,
Elle régénérera le pays et portera le peuple norvégien
En avant vers la lumière et l'honneur.

DANS UN ALBUM

Je t'appelais ma fée bienfaisante,
Je te nommais mon étoile.
Grand Dieu ! tu fus tout cela, il est vrai,
Une fée fugitive,
Une étoile... une étoile filante,
Qui s'est éteinte dans le lointain.

LOUANGES A LA FEMME

(POUR UN CONCERT)

L'âme en joie nous traversions suns et fjords,
Le bonheur de vivre faisait éclater nos chansons ;
Partout, sous le feuillage,
Dans les vocalises des oiseaux
Nous retrouvions la même ivresse qu'en nous-même,
Le même désir de lumière et de volupté.

L'âme du poète est semblable au bouleau, par une tiède
journée d'été.

Une sève fermente au cœur de l'arbre
Et sous l'action mystérieuse
Les feuilles naissent sur les branches.

Ainsi en l'âme du poète le génie fermente et fait éclore
la chanson.

Le besoin de lumière est la loi de la vie.

Et c'est dans cette lumière que doit vivre la femme.
En elle seule se trouvent les germes de la poésie,
C'est sous son regard qu'ils naissent et fructifient
Et c'est à elle encore qu'ils retournent devenus poèmes.
Que la femme soit donc glorifiée partout où l'on chante,
Car elle est la joie suprême dans le printemps du poète.

ADIEU A UN ARTISTE

En quittant les rives danoises
Il partit vers le nord jeune et courageux.
Toute sa richesse consistait en son intelligence,
C'était un virtuose de la scène, un prince de la voix.
Tel un Viking qui veut essayer la trempe de son épée
Et faire une œuvre,
Il voulait grandir, monter
Et se tailler un royaume.
Dans son cœur coulait la sève de la jeunesse,
Son courage était joyeux comme le printemps
Sur le rocher norvégien et son pied ferme

Tenait aussi solidement au sol que les racines d'un
sapin.

La renommée l'accompagna partout.

Souvent il reçut des blessures sanglantes,

Mais tout le monde conviendra avec moi,

Qu'il conquit vraiment un royaume.

Maintenant, devenu vieillard, vers la fin de sa carrière

Il regarde longuement la mer.

Il a la nostalgie des cygnes danois

Au bord du sund !

Va, abandonne ton bouclier ! ôte ton glaive !

C'est assez lutté, tu as droit au repos.

Il faudra bien du temps pour faire oublier

Les victoires inscrites sur ta Saga.

Telles les pierres mémoriales

Qui sur les bords de la mer du Nord

Rappellent le souvenir des héros,

Depuis longtemps endormis.

Ainsi dans le royaume de la beauté,

Mille colonnes votives diront ta gloire,

Et attesteront aux générations futures

Que tu as fait tout ce que le génie peut accomplir de
plus grand.

BRULER SES VAISSEaux

Vers le Sud il tourna la proue de ses navires,
Abandonnant le Nord.
Il s'en fut vers la douce gaieté,
Vers des cieux plus lumineux.

Les phares des pays neigeux
Ne se miraient plus dans la mer.
Mais les fleurs des rivages ensoleillés
Lui donnaient l'oubli.

Il brûla ses vaisseaux
Et une longue traînée

D'une fumée bleuâtre
Se dissipa vers le Nord.

Et maintenant chaque nuit
Un envoyé part hâtivement
Du pays doré du soleil
Pour aller regagner la chaumière au toit de neige.

LA FOI

(SUR LA GUERRE DANO-ALLEMANDE)

Comme retentit une cloche d'alarme,
Ainsi résonnèrent mes vers à travers le pays. Mais je
n'effrayai personne.

J'avais fait mon devoir. Je pris donc le bateau
Et quittai en hâte notre délicieux pays.

Le brouillard nous força de rester dans le Cattégat.
Et personne ne s'endormit pendant la première nuit.

La cabine principale était transformée en conseil de
guerre
Et les voyageurs discutaient la prise de Dybbol.

On parla longuement et on cita des traits d'héroïsme
Des jeunes volontaires.

Un neveu d'un voyageur s'était enfui de la maison pour
se faire enrôler,
Un autre voyageur, lui, avait perdu ses commis de la
même façon

Et on aurait cru vraiment que ces gens souffraient
Puisqu'à peu de chose près ils jouaient un rôle person-
nel dans la guerre.

Sur le sofa et sous la lampe,
On remarquait une femme âgée qui semblait courageuse,
intrépide même !

A elle allait l'unanimité des sympathies,
Chacun voulait la consoler de son mieux.

Avec des soupirs et des cris plaintifs les dames attes-
taient leur inquiétude
Pour le fils unique de la vieille femme.

Je la vois pourtant encore devant moi, inclinant la tête
Et dire en souriant : Je ne suis pas du tout inquiète !

Comme elle était belle cette femme aux cheveux gris
Dont le courage et la foi étaient si inébranlables !

Le sang affluait joyeusement vers mon cœur
Et je sentais s'affermir en moi ma confiance et mon
énergie.

« Ton peuple n'est pas mort, il sommeille seulement ;
« Ton peuple vit dans le miracle de la foi de la femme ! »

Plus tard je m'aperçus que cette femme était très ins-
truite
Du côté pratique de la vie et que la recherche de l'idéal
ne l'agitait point.

Elle devint pour moi une sorte d'énigme.
Où pouvait-elle puiser cette foi si tranquille ?

Mais je sus bientôt l'explication,
Son fils était simplement soldat régulier dans l'armée
norvégienne.

MON FOYER

Tout est calme dans ma maison. Au dehors la rue est
sans bruit ;
Me voici près de ma lampe dont l'abat-jour est baissé.
La pièce est baignée d'une ombre douce.
Arrivent mes enfants et leurs têtes gracieusement in-
clinées
Sont enveloppées de la fumée de mon havane.

Ils arrivent en foule, créatures de rêve,
Joyeux garçons et gracieuses fillettes.
Leur front luit comme après le bain
Et joyeusement, follement,
Nous traversons les royaumes de la joie.

Et c'est au moment où notre plaisir est le plus vif
Que mon regard tombe accidentellement sur le miroir.
Alors j'y vois un hôte sérieux et sombre,
Un homme aux yeux plombés, au gilet boutonné haut,
Portant des pantoufles de feutre, si je ne me trompe !

Il me semble alors qu'un lourd silence s'est étendu sur
la foule joyeuse.

L'un des enfants met le doigt sur la lèvre,
Un autre demeure stupidement interdit.
Ne savez-vous donc pas qu'en présence des étrangers
Le gamin le plus déterminé perd son assurance ?

POUR LES FÊTES DU MILLÉNAIRE

18 juillet 1872.

O mon pays qui me versas à large coupe
Une boisson amère, saine et réconfortante,
Où, poète, près de périr
J'ai retrouvé la force pour la lutte quotidienne.
O mon pays qui m'as donné le bâton de l'exil,
Le chagrin cruel et cette peur qui rend agile,
A toi qui m'as fourni ce trousseau de voyage si lourd
et si triste,
C'est pourtant à toi que j'adresse ce salut qui vient de
loin.

Reçois-le avec toute ma gratitude, avec tous mes
remerciements,
Pour les heures douloureuses qui m'ont purifié !
Dans mon cœur, comme en un jardin, chaque plante
qui a grandi
A pris racine dans cette pénible époque,
Et si elles grandirent et s'épanouirent,
C'est à la bise aigre du Nord qu'elles le durent.
Le soleil bienfaisant n'a fait que faire fleurir l'arbre,
auquel la rosée avait donné des forces.
Merci donc, mon pays ! C'est à toi que je dois le plus

Je retourne mon regard vers le haut,
Là où le brouillard enveloppe les cimes,
Où la nuée bleuâtre court dans l'immensité,
Où le silence règne de toute part,
Et où la route déserte s'allonge entre chaque chaumière.
Alors comme un pilote à la barre
Je dirige ma pensée vers le Nord,
Et c'est, dans mon rêve poétique, c'est dans mon pays
que je voyage.
Et c'est surtout par ces temps d'une logique si pauvre
Où on assiste chez nous à un spectacle aussi étrange

D'un peuple divisé pour les luttes du jour
Et uni dans les souvenirs glorieux du passé,
Que contemplant ces jours d'anniversaires
Ma pensée doit se reporter à mille années en arrière.

Dans les lointains nuageux de la *Saga*
Je vois se dresser l'arbre du rêve de la reine Ragnhild,
Ses bourgeons ont poussé et ses branches s'étendent
Vers le cap suprême, vers le cap Nord
Et à l'est par-dessus les flots de Glommen
Son tronc roux, ses vertes branches m'apparaissent
Et j'aperçois ses rameaux aux lueurs d'argent ;
Mais sous son ombrage une race querelleuse s'agite.
Chacun vit irritable et solitaire
Sur le cap, dans le fjord et dans la vallée.
Un seul homme courageux et joyeux au milieu de ces
divisions
Interroge le destin et fait œuvre de vie.
Celui-là a la foi et l'espérance,
Il est l'homme du présent, son énergie est sans bornes,
Au-dessus de son œuvre son rêve immense s'étend
comme un feuillage.

Et voici ! La jeunesse s'attaque à la vieillesse
Comme le progrès à la routine,
Autour de Trondhyelm on voit s'écrouler huit Etats
Et huit rois tombent dans huit batailles,
Rollang glisse du trône
Pour venir s'asseoir humblement sur l'escabeau du Yarl,
Naumdal Herlang met son glaive au fourreau
Et se dissimule derrière la montagne avec tous ses
héros.

Alors se réunissent les adversaires de l'unité du pays,
Alors s'associent les artisans de la désunion,
Et parodiant la parole du roi à la belle chevelure,
Ils affirment que les athlètes qui se battent dos à dos
Sont dix fois plus forts.

Alors font cause commune Edger, Theler, Horder,
Ryger ;
Les voiles apparaissent le long du rivage de Lister.
Les pavillons s'agitent sous le vent et l'écume ourle la
proue des navires,
Et quand ils longent les bancs de Jeder
Des cris rauques de guerriers volent vers la terre.

Ils vont au-devant des forces du roi Harald à la belle
chevelure.

On va voir maintenant

Si l'arbre des ancêtres doit porter des rameaux touffus.
Deux pensées arment l'acier l'un contre l'autre,
Deux différentes époques vont s'injurier haineusement,
Et du bord de la rive Roald Rygg regarde vers le Nord,
Tandis que le roi Kotve aiguise son glaive sur le bord
de son bouclier.

En avant ! Nous arrivons ! C'est à Hapfiord qu'on nous
attend.

Ne voyez-vous pas ces cent bateaux noirs de goudron,
Qui viennent de jeter l'ancre ?

Ne voyez-vous pas ces guerriers bardés de fer
Qui appartiennent au roi à la belle chevelure ?

Ils occupent et garnissent

Les bancs de quart et les dunettes.

Entendez-vous le bruit des armes de Hapfiord ?

C'est l'hymne de Nornklove qui enflamme

Les guerriers de la nuit contre les guerriers de l'aube,
Les guerriers de la routine contre les guerriers du
progrès,

Et les navires puissants
Avec leurs proues immenses

Se meuvent agilement
Comme des mouettes contre des corbeaux,
Mais le fjord étant endeillé par les nuages noirs,
L'arbre de rêve de la reine Ragnhild est en danger.
C'est Edger et Theler qui veulent en arracher le
feuillage.

Vain projet ! Armés de leurs haches,
Les guerriers du roi à la belle chevelure
S'assemblent autour du tronc de l'arbre,
Ils le défendent contre les coups perfides
Et ils sauvegardent pour plus de mille années la future
Saga.

Le jour meurt, les ombres commencent à paraître,
Roald, Sote et Thore dorment,
Le soleil se couche
Mais l'astre s'éteint sur une époque finie.
Les temps nouveaux s'affirment.
Et lâchement le roi Kotve fuit le champ de bataille,
Se sentant incapable de lutter contre le progrès ;

Il se sauve, et la Saga de Hornklove le dit.
Il s'enfuit jusqu'à son palais
Où se trouve la viande de porc et l'hydromel.

Cependant Harald, le roi aux beaux cheveux,
Combat,
Toujours en avant
Il mène ses valeureux soldats
Vers l'aurore.

Mille ans s'écoulèrent ainsi avec des destins divers.
Que les norves filèrent sur leur fuseau magique.
Mais l'arbre du rêve prospérait toujours,
Ses feuilles s'étendaient et des fruits brillaient sur ses
branches.

Maintenant le peuple s'est arrêté un instant pour regarder en arrière,

Le monument mémorable va s'élever,
Le granit sera l'hymne silencieux de tout ce pays.
Prends garde, ô peuple ! Abandonne ces fêtes,
Dans l'ombre s'agite l'ennemi redoutable.

O mon pays, dont les cimes montagneuses sont voilées
par le brouillard,

Où les nuées enveloppent les croupes sombres des ro-
chers ;
Où le silence s'étend,
Où long est l'espace désert qui sépare chaque chau-
mière,
Quel est cet être qui rampe le soir avec précaution ?
Quelle est cette ombre ? L'ai-je vue auparavant ?
Ce spectre se glisse par la porte du paysan,
Vers sa couche il s'avance pieds nus
Et lui parle bas à l'oreille dans son sommeil.
Puis il va chez le voisin en souriant traîtreusement.

Je n'en vois pas seulement un, ils sont plusieurs,
Je n'entends pas seulement des murmures,
Mais comme un chant lointain
Qui berce et endort l'être tout entier,
Une musique qui veut faire diversion au songe magni-
fique.
Mais quoi ? Quelles sont ces ombres et d'où viennent-
elles ?
Elles arrivent de Hapfiord ! Hommes, debout !
De nouveau livrons la bataille de Harald à la belle che-
velure !
Les morts sont revenus !

Oui ! Roald, Sote, Thore, Haklant, tristes revenants
A l'heure de minuit comme des spectres vivent de nou-
veau.

Rollang se dresse et Herlang se soulève,
Comme une taupe sort de son trou.
Ce sont ceux-là qui traîtreusement
Cheminent de chaumière à chaumière,
Eux qui vont s'asseoir près de la couche du paysan
Et sont les artisans de la division.
Debout, hommes de la lumière ! Massacrez ces fils de
la nuit !

Entourez courageusement l'arbre du rêve,
A l'appel aux armes du roi Harald,
Et élevez fièrement vers le ciel,
Plantez solidement dans le sol de Norvège
Un *Mai* dressé sur les cadavres de tous ces vaincus.

Car nous avons l'avenir, eux le passé et la mort,
Eux poursuivent le même but que le roi Kotve,
Nous, nous naviguons vers l'aurore.
Regardez autour de vous ! Le jour de Hapfiord
Illumine le monde entier,
Le soleil qui dorait les steppes de Solférino

Et qui rougissait les ondes ensanglantées de Lissa,
Et qui, enflammant la porta Pia,
Mit en fuite les soldats du Pape.

Le soleil qui faisait éclater les forts de Sadowa,
C'était le même que celui d'Hapfiord et de notre nouvelle
époque.

C'était celui qui éclaira Harald,
Quand il réunit en un royaume nos îlots déserts,
Et c'est à sa lumière que s'enfuirent les trolls
Et que s'évanouit le mensonge.

Eh bien, ô mon frère de Norvège, sois attentif à saisir
les signes du destin.

Aujourd'hui c'est seulement la pierre angulaire
Du monument de la patrie qui vient d'être posée.
Comprends l'esprit des nationalités ! Vainement on le
braverait.

Cavour et Bismarck nous ont enseigné à le connaître
Et le héros de Caprera
A tué bien des morts et beaucoup de spectres.

Oui, l'idée de Harald domine cette époque,
Aujourd'hui encore se livre la bataille de Hapfiord.

Deux esprits sont en lutte toujours :
L'esprit du roi Harald pour l'union
Contre l'esprit de la désunion.

O mon pays, si tu abandonnais cette lutte pour l'unité,
Il vaudrait mieux jeter bas ce monument du millénaire.
Ne laisse pas mentir cette pierre qui se dresse au-des-
sus de la mer !

Ne la laisse pas se dresser comme un reproche honteux !
Mais si tu possèdes vraiment une âme héroïque,
Si tu *veux* vraiment vaincre, ô mon pays,
Alors je te le prédis joyeusement : tu vaincras !
Et ceux qui viendront après nous
Pourront fêter la véritable unité.

Et par dessus les querelles du jour, les luttes et les
bruits de la ville,
Le monument s'appuiera sur les rochers du Dovre.

Alors seront accomplis les desseins de la reine Ragnhild !
Alors, ô ma patrie, tu seras le pays des âmes nobles,
Et tu auras retrouvé ta grandeur disparue.
L'oracle aura reçu une glorieuse réalisation.

O mon pays, tu marcheras audacieusement, je le vois,
Selon le rêve généreux du passé

Sur la route claire du temps présent,
Cette route qui mène au Nord, libre, puissant et unifié.

Après avoir lourdement dormi
Tu t'es réveillé plein de forces en attendant le mot
d'ordre,
Et maintenant tu es la race qui possède la volonté et
la foi,
La race puissante, trop à l'étroit dans ses fjords,
La race qui saura vaincre et s'affermir dans le monde
entier
Et orner de riches lauriers son front victorieux.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Une épître.....	31
La force du souvenir.....	39
Terje Vigen.....	41
Château en Espagne.....	61
Chanson de la <i>Comédie de l'Amour</i>	63
L'eider.....	67
Au musée.....	69
Un frère en détresse (décembre 1863).....	73
Chant d'oiseau.....	77
Par ballon.....	79
Le nénuphar.....	99
Changements.....	101
Chœur de <i>Brand</i>	105
Chanson de <i>Peer Gynt</i>	106
Dans le torrent.....	107
Musique.....	109
Berceuse.....	111

	Pages
Chœur de la <i>Comédie de l'Amour</i>	112
La Salle des fêtes du roi Hakon.....	113
Chanson de <i>Peer Gynt</i>	115
Dans l'immensité	117
Chanson de <i>Brand</i>	141
Dans la montagne.....	143
Chœur de la <i>Comédie de l'Amour</i>	147
Le chant qui passe	149
La terreur de la lumière.....	153
Pour le roi Oscar.....	155
Seul.....	159
L'albatros	161
A mon ami l'orateur révolutionnaire.....	163
Merci.....	165
En mémoire de Frédéric VII	167
Dans l'album d'un compositeur.....	169
L'assassinat d'Abraham Lincoln	171
Fleurs des champs et fleurs d'appartement	177
De loin	179
L'oiseau et l'oiseleur	185
L'homme de la montagne.....	187
Deuil national	191
La Maison du Storthing.....	195
Dans un album.....	199
Louanges à la femme	201
Adieu à un artiste.....	203
Brûler ses vaisseaux	205
La Foi.....	207
Mon foyer.....	211
Pour les fêtes du millénaire.....	213

*Ce troisième volume de la NOUVELLE COLLECTION
INTERNATIONALE a été imprimé par F. DEVERDUN, à Buzançais, en
septembre 1902, pour le compte de LA PLUME.*

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

100276

SEP 03 1997

SEP 03 1997

OCT 01 1997

OCT 01 1997

OCT 28 1999

NOV 20 1999

SEP 29 2000

SEP 28 2001

UO NOV 11 2004

